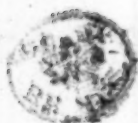


LUCILE,
ou
LES PROGRÈS
DE LA VERTU.

244 b16

K B., R. D. L.



Wm. H. Miller - 1871

LUCILE,

OU

LES PROGRÈS

DE LA

VERTU.

Par un Mousquetaire.

M. E. Rétif de la Bretonne

À QUÉBEC,

Et se trouve à PARIS,

DE LALAIN, libraire, rue
Saint-Jacques.

Chez VALADE, libraire, rue de la
Parcheminerie, maison
de M. Grangé.

M. DCC. LXVIII.

W. S. Hall & Co. Boston





A

MADÉMOISELLE

* * *

MADÉMOISELLE,

J'ÉTAIS jeune, j'arrivais
à Paris; j'avais du gout, peu
de lumières, beaucoup de sensi-
bilité; d'ailleurs ne connaissant

a iij

Vj ÉPÎTRE.

*pas le théâtre, ni ceux dont les
talens y brillent, je ne pouvais
qu'attendre, pour applaudir, que
je me sentisse ému : On donne
la G ; j'y cours :
une actrice charmante faisait
A ; l'illusion fut entière :
je vis l'amante de V ;
l'actrice avait disparu : Je con-
servai longtems un souvenir dé-
licieux de ce spectacle enchan-
teur : le plaisir de plusieurs mois ;
c'est à vous, MADEMOISELLE ,
que je le dus, & l'hommage que*

ÉPIÎTRE. vij

*je vous rends, est celui de la reconnaissance. Ce motif est le premier ; mais il n'est pas le seul. Le THÉÂTRE FRANÇAIS est l'école de la vertu ; le spectacle des mœurs ; le fléau du vice * : Le bon citoyen doit considérer ceux qui s'y distinguent , chérir celles qui le charment & l'instruisent.*

** Je ne parle pas des ridicules : le genre humain serait à plaindre , s'ils étaient tous détruits : un Sage les nomme les tyrans de l'opinion : un autre le sel de la société. Quelquefois il se trouve des hommes qui désignent leurs vices par ce nom modeste : il serait alors dangereux de confondre.*

VIIJ ÉPÎTRE.

*Vous, par qui les grâces,
unies au talent, ont excité tant
de fois le divin sentiment de
la tendresse, belle *** puisse
la lecture de ma LUCILE vous
rendre quelques-uns des plaisirs
que vous m'avez donnés! Que
d'autres, dans une dédicace,
prétent des vertus au protecteur
qu'ils adulent, je ne connais en
vous, je le confesse, que des
apas, de la douceur, un cœur
tendre, une âme bienfaisante,
jointe à quelque gout pour le*

ÉPÎTRE. IX

*plaisir. Je vous ai vue tour-à-
tour A , Z ,
C , J ; & tou-
jours également séduisante, vous
m'avez retracé la naïve & tou-
chante image de la première
beauté qui répondit à mes
vœux.*

*HEUREUX cent fois l'amant
que l'enchantement du théâtre
n'a fait que préparer à la réalité !
qui, rendu chez vous, tête-à-tête,
jouit du suprême bonheur d'être
C , aux genoux de*

X ÉPÎTRE.

*L..... Mais plus
heureux encore, celui que vous
estimez, qui vous honore, & qui
reçoit de vous le précieux nom
d'ami ! Charmante ***, l'a-
mour n'est qu'une ivresse ; l'ami-
tié sincère & durable mène au
bonheur par le plaisir.*

*J'ai l'honneur d'être avec
respect,*

MADemoiselle,

*V*otre très-humble & très-
obéissant serviteur

R. D. L. B.

P R É F A C E.

UNE fille aimable vit heureuse
chez ses parens , qui s'avisent
de vouloir la marier , sans con-
sultier son cœur : un jeune-hom-
me charmant , qui rend le *pré-*
tendu plus haïssable encore ;
lui fait tourner la tête & l'enlè-
ve : Une duègne adroite place
dans le lit d'un Midas une in-
nocente beauté : Un homme
revêtu d'une charge qui de-
mande de bonnes mœurs , mon-
tre qu'il en a de très-peu réguliè-
res : Une jolie femme quitte
son mari , pour vivre avec son
amant : Ces évènements qui sont
ordinaires , ne deviennent fra-
pans que par les circons-

tances qui les accompagnent.

Les faits qui m'ont donné le fonds de cet ouvrage, ont le mérite de sortir de la règle ordinaire : une jeune personne, qu'une suite d'imprudences précipite dans le plus affreux danger, & qui l'évite par les moyens même que l'on prend pour consommer sa dépravation, offre un tableau nouveau. Je laisse aux lecteurs à prononcer si j'ai su le rendre intéressant.

La route que j'ai suivie, paraîtra singulière : Dans les premiers chapitres, Lucile, bien loin de cheminer vers la vertu, lui tourne le dos : Je crois devoir en donner la raison. Si je n'avais fait commencer l'ouvrage qu'à l'instant où Lucile rede-

vient vertueuse, le lieu infâme d'où je la tire aurait seul dégouté mon lecteur : j'ai pensé que je devais d'abord intéresser en faveur d'une jeune personne pourvue de tout ce qui rend son sexe séduisant (*). Il est vrai, que j'aurais pu mettre en récit, ce qui précède les progrès de la vertu. Mais, dans un livre amusant, où la grande règle est d'exciter des sensations, & de tout ménager pour en augmenter la vivacité, je n'aurais pas si bien

(*) Un autre raison : c'est que véritablement nous naissons verrueux : j'aurais choqué la vrai-semblance, en introduisant la jeune personne comme vicieuse : il aurait fallu rétrograder, pour apprendre aux lecteurs qu'elle ne le fut pas toujours. [*Tout est bien en sortant des mains de l'Auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme.*]

atteint mon but , en ôtant au lecteur sa perplexité : il saurait , en lisant le récit , si Lucile a succombé , ou non : dès-lors point , ou très-peu d'intérêt.

J'ajoute , qu'ayant travaillé sur un fonds vrai , j'ai scrupuleusement rendu , sans ajouter ni retrancher une circonstance , les actions qui font honneur à mes héros : Il n'en est pas de même quand leur conduite a quelque chose d'odieux : j'ai tâché de la couvrir alors du manteau de la charité : On reconnaîtra par-là , que sous l'habit que je porte , la bravoure , l'humanité , & bien d'autres vertus , vont toujours de compagnie.

TABLE

D E S

CHAPITRES.

I. CE qu'était Lucile.	1
II. Faute énorme des parens de Lucile.	5
III. Démarche à laquelle on ne s'attend pas.	9
IV. Lucile à Paris.	15
V. Rencontre malheureuse.	22
VI. Trait de générosité.	29
VII. Bienfaits dangereux.	35
VIII. Comme on pervertit les filles.	41
IX. Assaut.	49
X. Durichemont.	55
XI. Lucile est aimée.	63
XII. Souvent le mal produit un bien.	69
XIII. Ni bien, ni mal.	73

xvi]

XIV. Amendement,	77
XV. De mieux en mieux.	84
XVI. Très-intéressant, quoique moral.	96
XVII. Essai.	109
XVIII. Lucile aime & le dit.	121
XIX. Contretems & reconnaissance.	134
XX. Ce qu'on doit souhaiter à bien des femmes.	143
XXI Surprises.	149
XXII. Grande joie.	161
XXIII. Où les méchans sont punis.	179
XXIV. Le plus important de tous.	189

Fin de la Table.

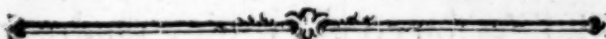
LUCILE



LUCILE,

OU

LES PROGRÈS
DE LA VERTU.



CHAPITRE I.^{ER}

Ce qu'était LUCILE.



UN riche négociant de la
province de Bo.....
que les bontés du roi venaient d'an-
noblir, vivait heureux depuis vingt
ans avec la compagne qu'il s'était
choisie dès sa première jeunesse :
deux aimables enfans étaient le fruit

A

de cette union : l'aîné, garçon hardi & bien fait, prit de bonne heure le parti des armes, & courut dans les pays lointains, chercher la gloire pour l'unir à la fortune : L'autre était de ce sexe timide, qui conserve par la douceur les conquêtes de la beauté ; son nom était *Lucile* ; son âge, quatorze ans ; sa figure, séduisante ; son esprit, flexible & juste ; son cœur, droit, tendre & faible. Les soins que l'on prit de son éducation avaient ajouté des talens à toutes ces qualités ; *Lucile* devint une personne accomplie ; ses parens l'idolâtraient. Un accident funeste la leur va rendre plus chère encore : ce frère téméraire, qui n'avait pas craint de quitter les foyers paternels, pour aller servir dans les deserts sauvages

du nouveau-monde, vit d'abord son audace couronnée par le succès; son mérite & sa valeur le mirent seuls à la tête d'une compagnie; mais ces nouvelles favorables eurent à peine répandu la joie dans sa famille, que d'autres leur succédèrent; on apprit que le nouveau capitaine, emporté par son courage, avait disparu dans une bataille.

A ce coup du fort, le premier malheur qui, jusqu'alors, eût troublé la vie douce & tranquille des parens de Lucile, leur douleur fut extrême. L'aimable fille eut seule le pouvoir de la modérer. Elle se montrait si tendre, si sensible, qu'ils cessèrent de s'affliger pour ne pas la desespérer. Qu'un si bon naturel augmenta leur attachement! ils ne s'occupaient que

des moyens de lui prouver leur amour. La jeune personne, qui n'avait jamais reçu de leur part que des caresses, répondit comme elle le devait à leurs bontés. Devenue, par la perte de son frère, un parti considérable, elle pouvait satisfaire également le gout & l'intérêt. Dans toute la ville d'A..... il n'y avait qu'une seule voix pour louer Lucile : tous les parens enviaient le bonheur de ceux de Lucile ; tous les jeunes-gens desiraient de toucher le cœur de Lucile ; toutes les jeunes filles en étaient jalouses.



CHAPITRE II.

Faute énorme des parens de LUCILE.

PARMI les soupirans que les attraits naissans de Lucile fixaient sur ses pas, un entr'autres se distinguait par l'ardeur de sa poursuite. C'était un mâtrot d'environ vingt-cinq ans, enfant unique, gâté par madame sa mère, veuve noble, riche, avare par caractère, prodigue seulement pour ce cher fils. Du reste, *Fisiomon* (c'est ainsi qu'il se nommait) était de la première famille du canton, & pourvu de la principale charge dans la robe. Il pressa sa mère de demander pour lui la jeune & belle Lucile. Madame de Fisiomon, quoique beau-

coup plus riche & d'un rang plus élevé , était aussi sensible à la gloire d'avoir Lucile pour bru , que son fils était empressé de l'obtenir pour femme. Dès le jour même elle se rendit chez monsieur de Fumeterre, (c'est le père du Lucile :) elle propose son fils. Le parti était avantageux , il fut accepté. On ne présuma pas même que Lucile , si jeune encore , pût avoir un gout formé. On s'engagea sans la consulter.

Si les avantages de la fortune semblaient rendre Fisiomon digne de Lucile , en considérant la figure & les mœurs , il eût été le dernier sur lequel on aurait dû jeter les yeux. Il était noir , maigre , petit , mal fait , brutal , ivrogne , & se livrait quelquefois à la plus

sale débauche. Lucile était blonde : ses beaux cheveux étaient si touffus, qu'ils l'eussent couverte toute entière ; ses grands yeux bleus avaient une douceur enchanteresse ; sa bouche était petite ; ses lèvres, vermeilles ; son sourire, fin & gracieux ; sa gorge d'albâtre commençait à soulever la gaze légère qui la couvrait : sa main potelée, ses bras arrondis étaient d'une blancheur de lait : elle était assez grande, bien taillée ; avait la jambe fine, & le pied le plus mignon que l'on pût voir.

Fisiomon obtint de venir souvent : la première fois que Lucile le vit de près, avant qu'on l'eût instruite de ses vues, elle ressentit pour lui toute la haine qu'il méritait. Elle disait quelquefois au

jeune *Dangeot*, commis de son père, (& c'était le plus beau garçon du monde que ce *Dangeot*; fait au tour, brun, un teint délicat, des yeux pleins de douceur) elle lui disait. — Que je plains la jeune fille qu'on doit sacrifier à ce monstre de *Fisiomon*! Au bout de quelques jours, elle apprit que c'était elle-même. Pour décrire quel fut son desespoir, combien elle versa de larmes, il faudrait être fille, avoir un *Fisiomon* à épouser, & brûler pour un amant aimable comme *Dangeot*.



CHAPITRE III.

Démarche à laquelle on ne s'attend pas.

Qu'on se peigne un garçon d'environ dix-huit ans, d'une famille pauvre, mais honnête; élevé dans la capitale; qui joint à la figure que j'ai dit, cet air vif, agréable qu'on acquiert à la Ville, & qui plaît si fort aux femmes: qui de plus était instruit, tournait joliment des vers; parloit à tort à travers philosophie & religion; disait du mal des moines, s'attendrissait jusques aux larmes sur le sort des religieuses: tel était Dangeot, le plus charmant, le plus raisonnable jeune-homme de la ville, & peut-être de la province.

Lucile ne fut pas insensible à tant de mérite : elle compara le séduisant commis avec Fisiomon ; le résultat ne pouvait-être en faveur du dernier ; elle crut aimer Dangeot ; elle en était chérie , & tous deux jurèrent qu'elle n'épouserait pas Fisiomon.

Mais monsieur & madame de Fumeterre , avoient juré qu'elle l'épouserait. Ils ne regardèrent la petite répugnance de leur fille , que comme un enfantillage : on fit les préparatifs ; on fixa le jour : dans trois semaines Lucile devait être la compagne de monsieur de Fisiomon. S'affliger , se desesperer , on l'avait fait , & cela n'avait de rien servi. — Ah Dangeot ! que je suis malheureuse , disait huit jours avant son mariage la

jeune Lucile à son amant ! mes parens , qui toujours furent si tendres , aujourd'hui sont insensibles à mes larmes : ils me regardent comme une enfant , dont le cœur & l'esprit s'accoutumeront au sort qu'on me prépare..... Je suis résolue de tout faire pour l'éviter : je vais me jeter aux genoux de ma mère , lui dire que je mourrai plutôt que de souffrir qu'on m'unisse à ce que je hais. Dangeot lui conseilla de tenter ce moyen. Quoiqu'il aimât , & qu'il fût aimé , j'aimais il n'avait conçu le plus petit rayon d'espérance d'être , en qualité d'époux , à l'objet de sa tendresse : un autre motif le guidait : c'était la pure , la tendre amitié. Lucile courut dans l'appartement de madame de Fumeterre ; elle pleura ,

gémit , cria..... & n'obtint rien. Les parens de Lucile se fussent crus les plus grands ennemis de leur fille , si dans cette occasion , ils ne l'eussent contrainte; ils n'étaient cruels que par excès de tendresse : ils espéraient qu'un jour elle leur en saurait gré. C'est ainsi qu'on est fait dans la province ; on a l'ame forte : dès que l'*intérêt* & l'*honneur* parlent , on fait imposer silence à la nature , à l'amour , à l'amitié , à l'humanité même. Les paisibles habitans de la vaste & moderne *Sybaris* , gens pusillanimes , efféminés , écoutent quelquefois tout cela , sur-tout depuis quelques années : hélas ! c'est ainsi que tout dégénère !.... Lucile ne prit plus conseil que de son desespoir & de Dangeot : elle lui déclara qu'elle voulait fuir ,

ou mourir. L'alternative ne fit pas un moment balancer le jeune homme, quoiqu'il n'ignorât pas à quoi l'on s'expose, en accompagnant *incognito* une fille, plus jeune, plus riche, & d'une condition plus relevée, à cinquante lieues de la maison paternelle.... Mais laisser mourir Lucile!..... Dangeot ne pouvait soutenir cette idée : il eût cru se rendre coupable de se faire presser; il promit de ne la pas abandonner, de la guider. — A douze ans, lui disait-il, ma mère m'a raconté qu'on voulut lui faire épouser un homme laid comme Fisiomon : elle s'enfuit aussi : mon père l'accompagna.... Je voudrais bien lui ressembler ; car il épousa sa jeune maîtresse : il n'en fut que cela ; mais avec moi, qu'en sera-t-il ?

De son côté , Lucile trompa ses parens : elle feignit de se rendre ; demanda de l'argent , de bijoux. On fut trop heureux de croire qu'on allait l'éblouir à ce prix. On lui donna plus qu'elle ne paraissait desirer. Un soir Lucile voulut sortir pour prendre le frais : une chaise & des chevaux préparés par Dangeot , attendaient sur la route ; la promenade ne se termina qu'à Paris.

Grande rumeur chez monsieur de Fumeterre , quand on ne vit pas revenir mademoiselle Lucile. On alla chez tous les parens , tous les amis ; on ne l'y trouva pas. Dans ce tumulte on ne songeoit pas seulement à Dangeot : mais le lendemain , lorsqu'il ne parut point, l'on se douta de tout. Monsieur de Fumeterre embrasse son

épouse desespérée , & vole sur les traces des fugitifs : ils avaient douze heures d'avance , il ne put les atteindre. Le père Lucile arriva dans la capitale bien fatigué , fort en colère , & très-affligé.

CHAPITRE IV.

LUCILE à Paris.

HÉLAS ! quelles suites peut avoir une imprudente démarche !..... Arrivés à Paris , Lucile & Dangeot se logèrent en chambre garnie à la *nouvelle-halle*. La haine , & non l'amour avaient fait fuir la jeune de Fumeterre : elle ne songeoit pas même aux droits qu'elle donnait sur elle. Tout s'était passé pendant la route , avec

la plus grande décence ; l'amant était délicat, & d'ailleurs il.....
(mais il n'est pas encore tems de le dire :) l'amante ne connaissait de l'amour que les doux propos, les tendres regards ; lorsqu'une *séyante* pudeur venait l'embellir, elle ne rougissait que du mot, elle ne connoissait pas encore la chose. Ils ne changèrent pas de conduite dans la capitale : Lucile occupa la plus belle pièce de leur petit appartement ; Dangeot, un cabinet, séparé par une cuisine de la chambre de sa maîtresse. Ils furent un mois sans sortir de chez eux : c'était le moyen de ne pas être découverts. Mais au bout de ce tems, l'inquiétude de Lucile obligea Dangeot à se hasarder un peu le soir, pour s'informer de ce
que

que l'on pensait d'eux ; si monsieur & madame de Fumeterre fesaient encore des démarches pour les trouver ; & sur-tout, Lucile voulait savoir, si son évasion n'avait point été préjudiciable à leur santé. Pour la tranquilliser, il fallut s'ouvrir à un ami : celui-ci ressembloit à beaucoup d'autres, c'était un traître : pour s'excuser, il disait qu'en celant un crime, on s'en rend complice, & beaucoup d'autres choses dont les mauvais cœurs savent abuser.... Mais nous n'avons pas dessein d'examiner ici ce cas de conscience.

Le perfide confident n'alla pas loin pour instruire monsieur de Fumeterre : il n'avait pas quitté Paris, & s'épuisait en recherches. Fisiomon était avec lui. Lucile avait tant d'attr

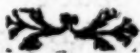
traits pour le président, qu'il consentait encore à l'épouser, pourvu qu'on la retrouvât bien vite. La nouvelle qu'on avait découvert sa retraite, lui causa des transports de joie difficiles à modérer. Il en avait deux sujets également chers à son cœur : l'indicible le plaisir de posséder Lucile, de l'humilier, de voir couler ses larmes, de la tenir dans une éternelle dépendance s'offrait à son imagination, & flattait sa brutalité : l'autre qui n'était pas moins doux, & non moins désiré, c'était de faire pendre Dangeot. En un clin-d'œil le beau-père & le prétendu gendre volent à la nouvelle-halle. Ils eurent bientôt trouvé la maison : ils s'adressent à l'hôtesse, bonne femme, s'il en fut jamais, compâtissante, hon-

nête. L'air ému de monsieur de Fumeterre, la joie maligne que Fisiomon ne pouvait cacher, des menaces qui lui échappaient, firent connaître à la bonne hôtesse, que la visite qu'on allait rendre à ses locataires ne leur serait rien moins qu'agréable. Elle était contente d'eux, &, sans pénétrer plus avant, la bonne intelligence qui régnait dans le petit ménage, la modestie de Lucile, les complaisances de monsieur Dangeot l'avaient édifiée. Tandis qu'on s'informait, qu'on nommait, qu'on dépeignait ceux qu'on voulait voir, elle eut le secret de les faire avertir. Fisiomon, éclairé par l'amour & par la vengeance, conçut quelque soupçon. Il s'était fait escorter : il a l'œil à tout. Ces mots terri-

bles : *Un vieillard , un bossu vous demandent* , venaient de porter le desespoir & l'épouvante dans l'ame des deux amans : Fisiomon laisse monsieur de Fumeterre avec l'hôtesse , qui temporisait toujours , & monte. Lucile s'était fauvée chez une voisine ; Dangeot s'échappait par l'une des deux issues de la maison : son cruel rival entrevoit un homme qui fuit ; il ne le reconnaît pas , mais il le fait poursuivre : le malheureux voit sa perte assurée ; il veut que du moins elle coûte cher : il tire son épée , & se défend : les lâches reculent : Fisiomon s'avance , & transporté de fureur à la vue de son ennemi , il encourage ses satellites , crie *à l'assassin* , & se garde bien d'approcher. Dangeot , embarrassé par la

foule , est pris & defarmé. Fisiomon alors l'aborde en triomphant, & l'accable d'injures : l'infortuné jeune-homme ne répondit que ces mots : *Tu n'osais pas , il n'y a qu'un moment , me parler de si près.*

On ramène Dangeot dans la maison : en le voyant , la triste hôtesse s'évanouit. On vole à l'appartement que les jeunes amans avaient occupé : Lucile est disparue , on la cherche en vain ; tandis qu'on poursuivait Dangeot , elle était sortie par l'autre rue , & s'était éloignée au hasard.



CHAPITRE V.

Rencontre malheureuse.

LUCILE avait un air de frayeur & d'embarras qui frappait : des larmes , qu'elle ne pouvait retenir , s'échappaient le long de ses joues. Après un trajet fort court , elle se trouva dans le quartier le plus brillant de la capitale. Les jeunes étourdis s'arrêtaient pour la faire passer devant eux : les femmes , qui la croyaient déjà dans la fange , disaient , *Quoi ! si jeune !* les hommes rassis brûlaient d'envie de la consoler , & peut-être ne fût-elle pas allé loin encore , sans que quelqu'un le lui eût offert.

La timide Lucile , étourdie des

fots propos des petits-mâîtres , honteuse de l'air méprisant des femmes , se confondit , sans savoir où elle allait , avec la foule qui entraît au *palais-royal*. Une petite femme , ronde , potelée , dont le regards hardis & pénétrans eussent fait rougir un *gendarme* , traversait la seconde cour. Elle apperçoit Lucile , & lit dans son cœur. Elle l'aborde , en affectant un air de bonté. — Mademoiselle me paraît étrangère ? — Hélas ! oui. — Mademoiselle cherche apparemment quelqu'un , où s'est égarée dans un quartier qu'elle ne connaît pas ? — Non , madame..... . Un grand soupir suivit. — Je vous offre mes services : où voulez-vous aller ? — Je ne fais..... — Comment !..... Je vous le répète ,

je vous offre mes services , un azile..... — Un azile !... Ah ! mon père & Fisiomon sauront bien m'y trouver. — Oh ! non , je vous en assure : vous n'aurez qu'à me les designer , & je vous réponds qu'ils ne vous verront jamais.

— Se pourrait-il ! ah ! madame , par quel bonheur vous ai-je trouvée !.... Mais , qui peut donc vous intéresser au sort d'une infortunée qui , sans vous , n'aurait pu que devenir ? — On n'est pas turc ; on a un cœur..... & puis , vous savez travailler , sans doute ; vous ne serez pas à charge..... Si vous ne savez pas , on vous montrera. — Que ne vous devrai-je point !.... On m'avait bien dit , que , dans cette ville immense , il se trouvait de bonnes âmes ,
dont

dont les vertus compensaient le mal qu'y commettent les méchans. — C'est un trésor ! s'écria par distraction l'obligeante *Courton*.... Ma fille, allons chez moi ; vous me conterez votre histoire : soyez sûre que je vous tiendrai lieu d'une mère tendre & affectionnée. Lucile & la dangereuse bienfaitrice gagnèrent une petite rue proche de là. Tout offrit, aux yeux de l'innocente, l'aspect d'une maison réglée & tranquille. Sa conductrice sonna ; on ouvrit une première porte : au milieu du passage, on était arrêté par une grille : une espèce de tourrière se fit quelque tems attendre ; enfin on la vit paraître : en apercevant sa maîtresse & la jolie proie, elle dit : *Ah ! c'est madame*. Ces mots firent con-

cevoir à la jeune personne , que sa protectrice était la maîtresse de la maison. Elle fut conduite sur le champ dans un bel appartement au premier. Les croisées sur la rue fermaient à clef , & les stores étaient baissés en tout tems.

Ce fut dans cette retraite , où l'on ne recevait qu'un jour *tendre* , que la belle affligée fit le récit de ses malheurs. L'article de l'enlèvement épouvanta la Courton ; mais elle se rassura bientôt : l'innocence de Lucile était entière ; elle fut s'en convaincre.

Cette assurance lui rendit toute sa joie , & les espérances pompeuses qu'avait fait naître la beauté de Lucile à la première vue. La jeune personne fut chérie , choyée , caressée ; on prevenait ses moindres

désirs. On sut la consoler de la perte de son amant : on en donnait de fausses nouvelles ; on le dit tour-à-tour , sensible , refroidi , perfide ; & l'on parvint à le faire oublier. Au bout de quelques jours on fit venir un maître à danfer. Il ne trouva rien à montrer à Lucile. Elle déploya devant lui plus de grâces qu'il ne pouvait lui en donner. Nouveaux transports , pour la digne maman ; qui redoublèrent encore , lorsque Lucile ajouta qu'elle savait la musique , jouer de la vielle , & toucher du claveffin. Les vues s'agrandirent. — Tudiou ! disait en elle-même l'infâme corruptrice , voici pour faire une fortune tout d'un coup ! Elle avait d'abord destiné la jeune fille pour un vieillard voluptueux , qui payait généreusement ; mais dans ce mo-

ment, elle fut assez raisonnable, pour sentir que ce serait un crime affreux & irrémissible de prostituer tant d'appas au vieux comte, dont le souffle impur & la santé douloureuse allaient en ternir l'éclat. Elle résolut de ne pas se presser, de cacher soigneusement Lucile à tous les yeux, & de mettre cette jolie personne dans le cas de la protéger elle-même un jour, en lui inspirant de la reconnaissance.



CHAPITRE VI.

Trait de générosité.

E I S I O M O N était au desespoir de ce qu'on ne trouvait pas Lucile. Monsieur de Fumeterre, en voyant les habits dont il prit autrefois tant de plaisir à parer sa fille, sentit renaitre toute sa tendresse : il se rapela qu'il avait causé son malheur par une injuste contrainte : il s'assit, & pleura, en baisant mille fois un portrait de cette chère fille, qu'il avait fait tirer, lorsqu'elle était encore enfant. Si, dans ce moment, Lucile était venue se jeter aux genoux de son père, il oublierait tout, la mariait peut-être avec.... Avec Dangeot ? . . . Non : mais

avec un autre, qu'on n'eût pas eu de peine à trouver, & Fisiomon aurait eu un pied nez. Mais si les hommes les plus sages font dans la maturité des pas de clerc, une fille de quatorze ans & demi est bien excusable d'avoir fui le sort le plus affreux, qui, selon toutes les apparences, allait l'accabler.

On prétendit que Dangeot savait ce qu'elle était devenue. On lui fit les plus horribles menaces, s'il n'indiquait sa retraite. Le malheureux, dans ce moment, trembla, non pour lui-même, mais pour sa chère Lucile. Il l'adorait : son cœur, plus formé que celui de son amante, connaissait tout le prix de celle qui l'avait charmé : au lieu que Lucile, trop jeune encore, n'avait éprouvé que les avant-

gouts d'une passion, qui probablement serait devenue solide & durable. Il oublie ses maux ; il ne songe qu'à Lucile : mille horreurs s'offrent à sa pensée, dont la moindre était de la voir tomber entre les mains de Fisiomon ; & celle-là pourtant eût suffi pour le desesperer. — O ! vous, s'écria-t-il (sans répondre à ceux qui l'interrogeaient) dont la chaste innocence ne pouvait trouver un meilleur gardien que moi, divine Lucile, qu'êtes-vous devenue ? En quelles mains allez-vous tomber ? Fille adorable, digne du respect de tout l'univers, que ne peut tout mon sang versé, vous remettre dans les bras de votre père, & vous sauver également de périls qui me font frémir, & du malheur d'être à

Fisiomon ! Monsieur , ajouta-t-il , en s'adressant au père de Lucile , n'épargnez rien pour la retrouver ; elle ne saurait être loin ; que l'on courre , que l'on cherche par-tout ; designez-la ; volez , & tâchez qu'elle ne passe pas une nuit loin de vous. Lorsque je la saurai en sûreté , prenez alors ma vie que les loix vous abandonnent ; je n'en murmurerai point : ah ! dans cet instant , ce que j'éprouve est bien plus cruel que la mort. Et ses larmes coulèrent abondamment. Fisiomon profita de l'avis ; obtint des ordres , fit d'exactes perquisitions ; le tout en vain : il ne lui resta plus que sa vengeance à satisfaire. Il voulut faire traîner Dangeot en prison ; monsieur de Fumeterre ,

accablé de douleur , ne songeait pas à punir : il éloigna Fisiomon , reprit les bijoux qu'avait emporté sa fille , laissa l'argent à l'infortuné Dangeot , & lui dit : — Fuis , malheureux , tandis que tu le peux encore : ta mort ne me rendrait pas celle que tu m'as ravie : va , je te laisse à tes remords : souviens-toi que je t'ai voulu du bien , & qu'elle en fut ta reconnaissance..... Dangeot embrassait ses genoux , & fondait en larmes. Monsieur de Fumeterre lui ordonna de s'éloigner pour jamais de sa présence : il ne lui donna qu'un jour pour sortir de Paris , après lequel il lui notifia qu'il ne s'opposerait à rien de ce que Fisiomon voudrait faire.

En quittant monsieur de Fumeterre , Dangeot fut tenté de ter-

miner tout-d'un-coup une vie malheureuse : l'espoir d'être utile à son amante , le soutint : il se cacha dans un quartier éloigné , & revenait la nuit *déguisé*.... non , l'expression n'est pas propre..... *habillé* en femme , s'informer de Lucile à la sensible hôtesse , qu'il mit dans sa confiance : Mais leurs soins , & les peines qu'ils se donnèrent furent aussi peu suivis du succès , que les recherches multipliées de Fisiomon & de monsieur de Fumeterre. Au bout de quelque tems , l'hôtesse aprit que les deux bourguignons s'en étaient retournés à Auxerre, l'un accablé de douleur ; l'autre pis qu'enragé. Cette femme & Dangeot furent alors dans la ferme persuasion que Lucile au desespoir s'était précipitée

dans la Seine. Ils la pleurèrent. Pour trouver bientôt la fin d'une vie que le souvenir du malheur du Lucile empoisonnait, Dangeot s'engagea, passa dans les îles, & l'on n'entendit plus parler de lui.

CHAPITRE VII.

Bienfaits dangereux.

VOTRE Lucile, me dirat-on, jusqu'à présent est vertueuse... Plaisante vertu, en vérité ! Avant quinze ans, avoir desobéi, s'être fait enlever, vivre sans scrupule avec un jeune-homme dont on passe pour la femme..... Non, Lucile n'était plus vertueuse : & si sa pudeur n'avait point encore reçu d'atteintes, c'est à celui qui fit

pour elle le personnage d'amant, qu'en est tout le mérite. Cependant, je conviens que son âme était innocente : mais dans un moment, elle va cesser de l'être.

La réflexion que je viens de faire n'échapa pas à celle que Lucile regardait comme sa protectrice & une seconde mère. — Il faut de la hardiesse & une certaine force d'esprit, se disait-elle, pour être capable de ces choses-là : cette jeune fille n'est point forte, elle n'est qu'ignorante ; trompons-la ; gagnons son cœur ; il est facile à séduire, mais il serait impossible de le contraindre. La Courton raisonnait juste : il lui en avait tant passé par les mains, que l'expérience lui tenait lieu de philosophie.

Pour réussir dans son projet , la séductrice aprit à Lucile à faire de la dentelle : la jeune personne était adroite , elle ne tarda pas à surpasser sa maîtresse. On fut alors lui vanter ses ouvrages dix fois plus qu'ils ne valaient : on flata son cœur naturellement fier , en lui montrant qu'elle n'était point à charge , & ce moyen était le plus efficace , pour qu'elle ne conçût aucun soupçon. On la mit magnifiquement. On eut toujours soin de lui dérober la vue de ces malheureuses qui vivaient dans la même maison : deux seulement des plus jolies l'entretenaient quelquefois : mais leurs discours étaient dictés , & la maîtresse était aux écoutes. Lucile voyait par-tout l'image du bonheur & du plaisir. La Courton

ne craignait pas qu'il lui prît envie de la quitter, ou même de sortir; outre qu'elle l'avait entièrement subjuguée, la crainte de son père & de Fisiomon, qu'elle entretenait dans toute la force, répondait de sa docilité. Elle lui faisait parvenir de fausses nouvelles; un homme que la Courton disait connaître dans la ville d'A.... écrivait que monsieur de Fumeterre faisait de terribles menaces: tout cela renouvelait les frayeurs de Lucile, & lui ôtait jusqu'à la pensée de demander à faire un pas au-dehors. D'un autre côté, Dangerot était parfaitement oublié, & la jeune fille commençait à trouver sa situation heureuse.

Dès que la Courton s'aperçut que sa jeune victime avait le cœur

libre , elle changea de discours , en tenant toujours la même conduite. Pour chasser de son cœur un amant chéri , on n'avait cessé de lui mettre devant les yeux les malheurs que l'amour traîne à sa suite : on avait d'abord peint tous les hommes laid : insensiblement ; on fit des exceptions , & bientôt l'on en vint à vanter le bonheur d'en être aimée , de vivre dans l'abondance , au sein des amusemens & des plaisirs en tout genre , sans esclavage , sans former de chaîne , sans même s'attacher à celui dont on est adorée. On lui parla des spectacles ; de ces délicieuses assemblées qu'on nomme *bals* , où les jolies femmes deviennent des divinités ; on tâcha de lui faire naître l'envie d'y briller,

Pour disposer son esprit à goûter cette morale , qui lui paraissait nouvelle , on chercha d'abord à l'éblouir par la lecture des opéras du tendre *Quinaut*. Ensuite on lui fournit d'autres livres, qui corrompirent son cœur. Bientôt ces peintures dangereuses de l'imagination vive & déréglée des italiens , firent les délices de cette Lucile jadis innocente : on y joignit toutes ces brochures , que l'abus de l'esprit & du sentiment fait éclore parmi nous. Les sens de Lucile étaient en feu ; son imagination pétillait. Pour tomber , il ne lui manquait qu'un amant : c'était là où la Courron l'attendait.



CHAPITRE VII.

Comme on pervertit les filles.

Un jour elle entra dans sa chambre d'un air plus riant & plus ouvert encore que de coutume : » — Ma chère fille , lui » dit-elle , depuis que vous êtes » avec moi , je n'ai songé qu'à » votre bonheur : mais aupara- » vant de vous en faire jouir , il » a fallu vous le faire connaître. » Hier , vous lisiez avec tant » d'attention , que je me suis » approchée tout près de vous , » sans que vous m'ayiez aperçue : » votre teint était animé ; vos » beaux yeux étincelaient de » mille feux ; ensuite ils avaient

» une expression si tendre , si tou-
» chante , que j'ai , dans ce mo-
» ment , mille fois souhaité d'être
» un homme. Ma fille , vous for-
» miez sans doute des desirs : le tems
» est venu de les satisfaire. Mais
» en vous procurant les plaisirs ,
» je veux les rendre durables. Je
» vous aime : je viens d'agir en
» votre faveur , comme je ne fis
» jamais envers personne : je suis
» pour vous , plus tendre que des
» parens qui vous ont persécutée ,
» qu'un amant qui vous a trahie :
» je vous ai tenu lieu de tout :
» j'espère que vous ne ferez pas
» ingrate , & qu'au nom de mère ,
» que vous m'allez donner , vous
» joindrez les sentimens d'une fille
» reconnaissante J'ai choisi
» pour vous un amant jeune , ai-

» mable, riche. Je ne saurais vous
» exprimer combien il m'a fallu
» de soins & de peines, pour par-
» venir jusqu'à lui. On m'avait dit
» qu'il cherchait une maîtresse :
» en vous fesant offrir comme ma
» fille, il vous dédaigna : je ne
» me décourageai pas ; j'insistai,
» j'allai le trouver moi-même ; je
» peignis votre esprit, vos grâ-
» ces, vos talens : tout fut encore
» inutile. Je lui fis dire alors,
» qu'il ne devait pas douter que je
» ne possédasse le trésor qu'il cher-
» chait, puisque je montrais tant
» d'opiniâtreté, pour l'engager
» seulement à voir celle que je lui
» destinais. Je ne me suis pas trom-
» pée : par curiosité, monsieur Du-
» richemont consent à venir ce soir.
» — Nous verrons donc ce prodig-

» ge , a-t-il dit d'un air dédai-
» gneux Il ne le gardera pas
» long-tems ; votre beauté chan-
» gera bientôt cet air & ce ton.
» Qu'il va vous trouver au-dessus
» de mes faibles éloges !....

» Mais , chère Lucile , pour con-
» seryer un amant , il faut de l'a-
» dresse & de la prudence : N'ai-
» mez pas , si vous voulez être
» toujours aimée : ne prenez ja-
» mais avec un amant le ton de la
» candeur & de la bonté. Il faut
» vous accoutumer aux airs vifs ,
» étourdis : interrompre en caref-
» sant un chien , en parlant à vo-
» tre perroquet , ou par un éclat
» de rire , une conversation dont
» le sentiment s'empare ; jamais
» ne reprochez une absence. Si
» quelquefois , au milieu de l'i-

» vresse..... il vous arrivait de
» paraître tendre, que ce soit un
» éclair, qui brille en disparaif-
» fant. Mais ce n'est pas tout : il
» faut avoir l'art de vous faire un
» fonds : sans demander précisé-
» ment, il est une manière adroite
» d'exciter l'humeur libérale d'un
» amant passionné : tantôt le mar-
» chand & l'ouvrière exagéreront
» devant lui le détail de ce qui
» vous manque : tantôt la descrip-
» tion d'une chose qui vous flate-
» ra, animée de tout le feu de
» votre imagination, fera sentir
» combien vous la desirez : sur-
» tout, que jamais vous n'ayiez fait
» naître un de ces momens si doux ;
» où vous vous oublierez vous mê-
» me, sans qu'un cadeau brillant
» n'en soit le fruit. C'est alors que

» vous pourrez hazarder quelques
» caresses , d'un air mignard plu-
» tôt que tendre. Dès que vous
» aurez obtenu , reprenez votre
» air léger. Nous ne sommes au-
» près des hommes que ce que
» nous nous fefons valoir : leurs
» présens même nous les atta-
» chent : les biens donnent tant
» de relief à quiconque les possè-
» de , qu'une maîtresse devient un
» objet plus digne d'égards & de
» soins pour son amant , dès qu'il
» l'a enrichie. Soyez attentive ,
» ma chère fille , à toujours accor-
» der moins qu'on ne vous deman-
» dera : il est des faveurs qu'il faut
» avoir l'adresse de laisser ravir ;
» elles perdent trop de leur prix ,
» lorsqu'elles sont consenties. Je
» ne vous recommande pas encore

» de paraître insensible ; vous êtes
» trop jeune pour cela : quand deux
» ou trois années d'usage vous au-
» ront aguerrie, il vous sera permis
» d'affecter des distractions dédai-
» gneuses... Mais nous n'en sommes
» pas là. Dans quelques heures, vo-
» tre amant va paraître. C'est le pre-
» mier homme qui se présente à
» vous sur un certain pied : vous
» ferez de vous-même ce qu'il
» faut ; & je suis sûre qu'à cette
» première visite, la retenue na-
» turelle à notre sexe, lorsqu'il est
» novice, déterminera mieux votre
» conduite que tout ce que je pour-
» rais vous dire. Nous nous règle-
» rons ensuite sur les circonstances.

- Lucile remercia la Courton de
ses bons avis ; mais elle ne songea
qu'en tremblant, qu'elle allait se

trouver bientôt avec un inconnu , qui , peut-être , voudrait réaliser les belles choses qu'elle avait lues : son cœur timide palpitait ; elle aurait désiré que ce moment n'eût pas été si proche ; au moindre bruit elle tressaillait , & croyait à chaque instant voir entrer monsieur Durichemont. Sa nouvelle maman tâchait de la rassurer.

Combien en est-il dans le monde , qui passent pour honnêtes , qui souvent ont donné ces coupables leçons ! Et voilà comme on se fait un art de tromper les hommes , & de leur faire payer ses caprices !.... Mais ceux qui sont assez mal-avisés pour chercher une félicité ruineuse au sein du libertinage , méritent ce traitement , & pis encore.

CHA-

CHAPITRE IX.

Affaut.

TANDIS que la Courton dispo-
sait Lucile à recevoir le jeune-
homme auquel elle allait la li-
vrer, elle entendit un grand bruit.
— Maman, est-ce lui, dit la jeu-
ne fille en rougissant ? La Courton
dissimule son effroi, & sort sans
lui répondre. Elle aperçoit sept
à huit étourdis, qui, de la ta-
verne ou du jeu, venaient chez
elle pour couronner l'œuvre. Heu-
reusement il leur restait encore
trois marches à franchir. La di-
serte Courton eut le tems de fer-
mer la porte. Mais l'un d'eux
avait entrevu la taille élégante de

la belle Lucile. On aborde la vénérable ; on la complimente , on la caresse ; un peu d'ironie s'en mêlait , mais qu'importe ? Heureuses mille fois les *odalisques* que de pareils adorateurs se contentent de railler ! — Ah ça ! maman Courton , tu vas nous ouvrir cette chambre , n'est-ce pas , dit l'un d'eux ? — Non , mon roi , chacun doit être en sûreté dans ma maison ; cet appartement est occupé. — Ah ! pardieu , tu l'ouvriras : on ne refuse pas les amis , & tu fais que nous te sommes acquis depuis long-tems. — Ne la presse pas encore , dit un autre. Je crois apercevoir là-haut une déesse qui vaut peut-être mieux que celle qu'on nous cache : montons ; nous reviendrons dans un moment nous

amuser à mettre cette porte en éclats. Cet avis l'emporta. Bientôt tout fut en combustion : D'abord l'on entendit des ris immodérés ; ensuite les cris succédèrent ; les filles fuyaient ; les chaises , les glaces , les ameublemens se brisaient. Dans cette bourasque violente , la Courton indécise , frémissait de rage. Cependant elle fila doux : elle aborde cette jeune effrénée , & veut entreprendre de la calmer. A son aspect , tous s'écrièrent en *chorus* : A l'escalade du premier.

Ces terribles paroles dérangerent toutes les idées de la Courton ; elle fuit comme l'éclair , entre auprès de Lucile , & s'enferme. — Ma chère enfant , lui dit-elle , des voleurs viennent de s'introduire chez moi ;

s'ils vous voient , nous sommes perdues. Il se trouvait dans cet appartement une armoire pratiquée dans le mur & recouverte de la tapisserie : il est inutile d'en divulguer l'usage mystérieux : la Courton y cacha Lucile. Lorsqu'elle la crut en sûreté, elle attendit plus tranquillement l'orage.

Cependant le terrible essaim des enfans de Mars , attaquait la porte, avec une ardeur, à laquelle il ne manquait qu'une autre motif , pour mériter des éloges. L'assiégée de son côté , faisait une bonne défense ; elle entassait chaises , fauteuils , sofas , buffets & commodes : mais elle avait affaire à des ennemis que les difficultés animaient ; tout fut renversé : les vainqueurs s'ouvrent un passage

sur les débris. Dans ce moment, la Courton effrayée se disait : — Si je la leur donnais..... Mais Durichemont doit venir aujourd'hui.... Si ce n'était pas aujourd'hui qu'il dût venir.... C'est tout-à-l'heure ; à présent peut-être..... J'évitais un danger pour tomber dans un autre qui serait pis encore..... Payons de notre personne. Elle finissait ce monologue , lorsque deux des vainqueurs la saisirent chacun par un bras : un troisième lève la cane , & lui dit en riant : — Ecoute : nous sommes des gens tranquilles ; ne nous oblige pas à faire chez toi du vacarme , en t'opiniâtrant : nous en serions au désespoir : donne nous celle que nous venons de voir : pourquoi te faire battre ? — Je sais, messieurs,

que vous êtes d'honnêtes , d'aimables gens , répondit la Courton ; mais vous me demandez l'impossible. Les coups de canne tombèrent alors sur la malheureuse , qui s'écriait en embrassant les genoux du frappeur impitoyable. — Battez-moi , tuez-moi , si vous le voulez : celle que vous avez entrevue , n'est plus ici : elle a pris la fuite dès qu'elle l'a pu. A peine l'écoulaient-ils. Tandis que ceux-ci battaient , que ceux-là en riaient , d'autres furetaient par-tout. Ils approchent du réduit où Lucile était presque évanouie de frayeur : la Courton tremblait. Le moindre mouvement , un souffle , trahissait la jeune fille Heureusement ils ne la trouvèrent pas. Ils s'en vengèrent sur les meubles , & se retirèrent , en

fesant à la digne *maman*, mille protestations de zèle, & de dévouement pour son service.

— Ah! si monsieur Durichemont était arrivé, disait la Courton à Lucile qu'elle tirait de sa cachette, lorsqu'ils furent partis; il les aurait fait arrêter, & nous aurions été les voir pendre !

CHAPITRE X.

DURICHEMONT.

UN commis, qui s'était engrais-
sé dans des postes lucratifs, se
maria fort tard : il prit une com-
pagne de quinze ans, d'une famille
aussi noble que pauvre ; mais la
jeune personne était riche en at-
traits, vive, fringante. Ses amis

le blâmèrent, lui firent craindre certaine infortune, ordinaire apavage des vieux maris. Il ne les écouta pas, & fit bien. Cependant il ne fut pas exempt de chagrins. Il se croyait heureux pour le reste de sa vie; l'aimable enfant devint grosse, donna le jour à un fils beau comme elle, & mourut en couche. Le mari fut au désespoir: mais son fils vécut, il consola le vieillard, qui retrouvait en lui les traits de sa jeune & malheureuse épouse. Il grandit, se forma: son père travailla plus que jamais à laisser un bien honnête pour ce fils si digne de sa tendresse. A vingt-deux ans le jeune Durichemont perdit un si bon père, & se trouva maître de lui-même & de trente mille livres de rente.

Par hazard le jeune-homme avait eu pour former son enfance , un conducteur raisonnable , sage , prévoyant. Ce gouverneur trouva des passions vives à dompter , des goûts à corriger , de bonnes dispositions à diriger : il régla tout cela pour le mieux , gagna la confiance & l'amitié de son élève , qui , devenu maître de lui-même , voulut encore suivre ses conseils.

Durichemont redoutait le mariage , je ne fais pourquoi : beaucoup d'enfans sont effrayés de la mauvaise intelligence qui règne entre leurs parens : Durichemont n'avait été témoin que d'une tendre douleur. Quelque fût son motif , il craignait de s'engager , d'être trompé , de s'en repentir lorsqu'il n'y aurait plus de remède.

de , & d'enrager en vain , comme tant d'autres. Tout ce que son ancien maître pouvait lui dire , pour détruire son préjugé & diminuer ses frayeurs , était inutile ; le jeune-homme résolut de s'en tenir à une maîtresse , jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'objet , qu'il ne devait aimer qu'en l'estimant.

Comme le choix qu'il se proposait de faire dans le moment , n'était pas de conséquence , il ne consulta que les yeux. Il vit une jeune personne à la promenade : elle lui plut ; il la fit suivre ; le lendemain il lui rendit visite , s'expliqua clairement , demandait une décision. On lui répondit que ses offres étaient avantageuses , séduisantes ; & qu'on allait consulter son mari. — Quoi ! vous

êtes donc mariée ! — Oui , monsieur ; un emploi médiocre , des apointemens mal payés sont toute notre fortune. — Mais , votre mari vous cédera-t-il ? — Il le faudra bien : c'est une nécessité dure : il ne peut soutenir l'état qu'il m'a fait prendre ; cette parure , que vous me vîtes hier , il la doit..... Midi sonna ; l'époux revint ; le marché se conclut , non sans quelques remords de la part de Durichemont ; & dès le jour même la jeune dame *Bassan* vint occuper un petit appartement fort propre , dans la maison de son amant.

Il eut grand soin de cacher à son ancien conducteur , qu'il enlevait une femme à son mari : il tâcha de lui faire excuser sa conduite : le vieillard , qui vit le mal fait , ne

s'attacha plus qu'à régler une passion , qui précipite tant de jeunes-gens , de l'opulence , dans l'infortune. Durichemont fut heureux deux mois. Au bout de ce tems , il s'aperçut qu'une femme qui se vend , trahit l'acheteur. Un homme de bonne mine , & déjà sur le retour , que la discrète personne connaissait depuis long-tems , continua d'être favorisé : Le jeune amant le sçut ; il ne voulait point de partage : Un jour il suivit l'infidelle ; la surprit à la porte de son premier amant ; voulut entrer avec elle ; là , sans se mettre en colère , il fit à son rival une cession en forme , & défendit à madame Bassan , confuse & désolée , de paraître devant lui.

Durichemont s'aplaudissait de

n'avoir été trompé que par une maîtresse : ses préjugés se fortifièrent ; & il songea à se procurer un autre amusement. Il se promit bien de ne se décider que pour une fille novice encore, & sans expérience. Il ne fut pas plus heureux dans un nouveaux choix. La jeune personne, prise dans une condition commune, avait plus de gout pour son laquais que pour lui ; il s'en aperçut , chassa le maraud , & maria la jeune imbecille à son jardinier.

Deux maîtresses , en six mois , avaient trahi un jeune-homme aimable , honnête , généreux : à quoi doivent s'attendre les mâtots & les grisons !..... Durichemont avait le cœur tendre ; les plaisirs qu'il avait goûtés , lui firent sentir que l'amour pouvait le rendre

heureux : ses desirs devinrent plus ardens ; mais il résolut d'être circonspect dans son choix : il ne s'arrêta plus au premier minois fripon qui savait lui plaire : il voulut connaître l'humeur , les penchans de celle qui devait faire naître les plaisirs , & le fixer peut-être. La Courton était parente du laquais que Durichemont avait chassé : elle fut par lui les dispositions de son jeune maître , & fonda là-dessus ses espérances,



CHAPITRE XI.

LUCILE est aimée.

ON se hâta d'effacer jusques aux vestiges des militaires exploits. La Courton donnait ses ordres avec une présence d'esprit & une résignation, suites de l'habitude. A huit heures, elle revint auprès de Lucile, dont il fallait achever de dissiper l'effroi. — Maman, disait l'aimable fille, qu'ils m'ont fait peur ! Peut-on être si méchant, avec un son de voix si doux ?

Croyez-vous qu'ils ne reviendront plus ? Lucile n'avait pas achevé ces mots, que le bruit d'une voiture frapa leurs oreilles : elle s'arrêta à la porte ; la Courton vole,

ne doutant pas que ce ne fût monsieur Durichemont. Il était au pied de l'escalier : elle lui fit de très-basses courbettes, & voulait le complimenter sur sa figure & sa bonne-mine. — Je fais tout cela, dit le jeune-homme, mais voyons : Votre merveille est-elle là-haut ? — La Courton le conduisit. Il entre, avec une démarche cavalière, aperçoit Lucile, qui tournait le dos par timidité. — Qu'elle est bien taillée, s'écrie-t-il ! il s'approche en souriant. Lucile le regarde, & d'un air sérieux, modeste, enchanteur, lui fait avec grâce une profonde révérence. Il se disposait à l'embrasser : il avait la main tendue, pour lui faire de ces caresses libres, ordinaires dans les lieux où il se

trou-

trouvait : un je-ne-sais-quoi l'arrêta : Il lui semblaît qu'il voulait dire , *m'amie* , *ma mignone* ; il ne prononça que *mademoiselle*. Telle est donc le pouvoir de la beauté ! dès qu'elle le veut , l'endroit le plus infâme est un temple pour elle !..... Durichemont était ébloui : il balbutia. L'innocente Lucile ne sentait pas son triomphe : elle devint plus timide encore & plus touchante. Mais la Courton voyait tout : elle nageait dans la joie. Cette femme s'aperçut qu'elle pouvait parler sans être rebutée : elle s'empara de la conversation : on lui laissa le champ libre. L'âme de Durichemont avait passé dans ses yeux , avidement attachés sur l'aimable Lucile. Mille pensées différentes

s'offraient à son esprit. Il n'avait qu'un regret , c'était d'avoir , par sa faute , laissé cette jeune personne quelques jours de plus entre les mains de la Courton : il ne formait qu'un desir , c'était de l'emmener sur le champ. Cependant , lorsqu'il songeait que Lucile était fille de cette femme , il ne pouvait s'empêcher de dire en lui-même : — Quelle origine , pour tant de beauté !

Occupé de ces idées , à peine Durichemont écoutait l'infâme appareilleuse , qui fesait un ample étalage des mérite , talens & vertus de sa prétendue fille : il la voyait , c'était plus que tout ce que la Courton pouvait dire. Enfin il expliqua ses desseins , après avoir prié Lucile de passer un moment dans

une autre pièce. Il prévint la Courton, qu'il avait un appartement tout prêt pour sa fille ; qu'il ne pouvait se résoudre à laisser un seul jour encore dans un lieu pareil une jeune personne qu'il voulait aimer. — Mettez à vos soins le prix qu'il vous plaira, dit-il à la prétendue mère : pour mademoiselle Lucile, son sort est assuré. Les conditions furent proposées, acceptées, & le marché conclu. Deux mille livres de pension viagère pour la Courton, mille écus pour la jeune fille, qui devait être maîtresse du fonds même dans deux ans. Ça la rapela. — Ne consentez-vous pas à me suivre, belle Lucile, dit le jeune-homme, si votre mère le permet ? La jeune personne baissa

les yeux : mais sa mère répondit
pour elle. Chacun étant satisfait,
Durichemont & la jolie Lucile,
montèrent dans la voiture, & par-
tirent.



CHAPITRE XII.

Souvent le mal produit un bien.

EN arrivant au logis, Lucile fut vue du sage gouverneur. Il fut frappé de tant d'attraits ; il gémir. — Hélas ! dit-il à Durichemont, qui l'aborda d'un air satisfait, avez-vous eu le cœur de la séduire ? — Non, mon papa, reprit le jeune-homme : nous allons vous prendre pour maître tous deux : je n'ai jamais senti ce que la vue de cette belle fille vient de me faire éprouver ; c'est pour jamais que j'aime : Si la charmante Lucile est encore telle que je la souhaite, que je vais être heureux ! Ensuite, il lui raconta tout

ce qui venait de se passer. La vertu de Lucile parut bien douteuse au respectable vieillard. — Cependant elle pourrait avoir encore son innocence, disait-il: il ne faut jurer de rien.

Lucile occupa seule un petit appartement, avec une femme destinée à la servir. Durichemont eut pour elle, dès le premier jour, ce respect qu'inspire l'objet qui nous a réellement touchés. Il ne voulut devoir qu'à l'amour & à l'inclination, des faveurs auxquelles il attachait sa félicité. Il passait auprès d'elle la plus grande partie de son tems: voir Lucile & l'entendre eût suffi pour l'enchanter; l'aimable fille se servait de tous ses talens pour l'amuser; il ne pouvait se contenir à chaque instant

son amour & son admiration redoublaient. Mais le moment d'aimer n'était pas encore venu pour Lucile ; son indifférence la rendait plus vive & plus gaie. Durichemont lui plaisait ; c'était tout : quelquefois elle se retraçait les situations où l'avaient mise ses lectures ; elle desirait alors que son amant la respectât moins.

Un jour il était auprès d'elle : un deshabillé galant dessinait admirablement sa taille légère : une gaze claire embellissait plutôt qu'elle ne couvrait son sein : elle était chaussée d'une mule élégante & mignone ; Durichemont l'avait priée de chanter : elle choisit l'ariette *Jusques dans la moindre chose, d'On-ne-s'avise-jamais-de-tout* : il ne fut plus maître de lui-même :

ce qui venait de se passer. La vertu de Lucile parut bien douteuse au respectable vieillard. — Cependant elle pourrait avoir encore son innocence, disait-il: il ne faut jurer de rien.

Lucile occupa seule un petit appartement, avec une femme destinée à la servir. Durichemont eut pour elle, dès le premier jour, ce respect qu'inspire l'objet qui nous a réellement touchés. Il ne voulut devoir qu'à l'amour & à l'inclination, des faveurs auxquelles il attachait sa félicité. Il passait auprès d'elle la plus grande partie de son tems: voir Lucile & l'entendre eût suffi pour l'enchanter; l'aimable fille se servait de tous ses talens pour l'amuser; il ne pouvait se contenir à chaque instant

son amour & son admiration redoublaient. Mais le moment d'aimer n'était pas encore venu pour Lucile ; son indifférence la rendait plus vive & plus gaie. Durichemont lui plaisait ; c'était tout : quelquefois elle se retraçait les situations où l'avaient mise ses lectures ; elle désirait alors que son amant la respectât moins.

Un jour il était auprès d'elle : un deshabillé galant dessinait admirablement sa taille légère : une gaze claire embellissait plutôt qu'elle ne couvrait son sein : elle était chaussée d'une mule élégante & mignone ; Durichemont l'avait priée de chanter : elle choisit l'ariette *Jusques dans la moindre chose, d'On-ne-s'avise-jamais-de-tout* : il ne fut plus maître de lui-même ;

il tombe à ses genoux ; colle sur sa main d'albâtre des lèvres brûlantes : le cœur de Lucile palpite ; son sein s'émeut : son amant crut la voir s'attendrir , & toucher à l'instant du bonheur : il se lève , & la prenant dans ses bras..... C'en était fait..... Lucile alors se ressouvint des conseils de la Courton : elle s'écrie , en s'efforçant de rire de toutes ses forces : — Eh mais ! y pensez-vous ! que voulez-vous donc faire ?.... Et profitant de la surprise de Durichemont , elle se glisse & s'échape. Le jeune amant connut par-là qu'il n'en était pas encore où il souhaitait.



CHAPITRE XIII.

Ni bien , ni mal.

GÉNÉREUX autant que tendre, Durichemont en aima Lucile davantage. Il se félicitait d'avoir échoué, comme d'autres s'aplaudissent d'un triomphe complet. — Quel heureux préjugé, se disait-il, pour son innocence !..... Il se trompait un peu ; il n'est point de femme qui sache mieux résister, que celles qui ne l'ont pas fait toujours. Le jeune-homme continua de donner toute son attention à pénétrer le caractère de Lucile : il ne fut pas difficile de s'apercevoir qu'elle aimait pas-

G

fionnément la lecture : Le vieux gouverneur de Durichemont fut adroitement supprimer les livres dangereux qu'elle avait aportés de chez la Courton , en feignant de les lui emprunter. Il ne crut pas qu'il fût sage d'en substituer tout-d'un-coup d'autres , d'un genre trop différent : il lui donna des romans tendres & des opéras-comiques. Cette dernière lecture plut infiniment à Lucile , tant ces pièces bouffonnes étaient analogues à son gout corrompu par l'infâme Courton. Elle demanda avec empressement à Durichemont qu'il la menât aux *italiens*. Tous les desirs de Lucile étaient une loi pour lui : & quoique le vieillard & le jeune-homme lui-même eussent

bien mieux aimé la conduire aux français, il fallut aller au spectacle à la mode.

Dès que Lucile eut goûté de ces jolis riens, elle ne voulut plus manquer un spectacle: elle vit dix fois *la Fée Urgelle*, autant *Isabelle & Gertrude*, *la Clochette*, *Rose & Colas*, *Soliman II*, *Annette & Lubin*, *le Sorcier*, *Tomes Johnes*, &c. &c. &c. &c. &c: elle ne manqua pas une des vingt-quatre représentations de l'attendrissante imitation de *Ruth* & de *Booz*. (*Nota* qu'elle ne vit qu'une fois *l'Isle sonnante*.) Son assiduité à l'opéra-comique la rendit tout-à-fait petite-maîtresse; mais elle lui fit

* Je n'entens pas attaquer cette pièce: j'y trouve beaucoup d'esprit; trop peut-être. Il eût fallu parler au cœur.

oublier des leçons dont le danger est bien plus grand. Elle devint précieuse ; & comme tout fiéd aux jolies femmes, elle n'en fut que plus piquante. On guérit un vice par un autre : Heureux ! qui dans l'échange prend toujours les moindres ! il tend , quoique lentement , à la perfection. C'est un point désirable que celui où l'on s'arrête dans la carrière du vice. Lucile en est là : elle ne fait ni bien , ni mal.



CHAPITRE XIV.

Amendement.

—ELLE changera, j'en répons : je crois connaître la trempe de son esprit : il est fasciné, ébloui, trompé, séduit : Eclairons-la ; attendrissions son cœur ; montrons-lui la vertu ; rendons-la lui facile , aimable ; disait un matin le vieillard à Durichemont. — Oui , mon papa , vous avez raison , reprit vivement le jeune-homme. — Mais , hélas ! après , vous mettrez votre bonheur à détruire mon ouvrage ; à triompher d'un jeune cœur que nous aurons purifié de concert ! — Eh ! qui vous a dit que c'était là mon dessein ? — Que feriez-

vous ? — Ah ! que Lucile soit telle que vous la desirez ! le ciel alors m'inspirera ce que je devrai faire.... Vous dites qu'elle ne connaît pas encore la vertu, cette fille charmante ; & pourtant, elle l'a fait naître dans mon cœur. Oui , depuis que je l'aime , mes dispositions changent.... O Lucile , Lucile , pourrai-je un jour avouer ma tendresse à la face de tout l'univers sans rougir ! Oui , mon papa , le ciel doit un miracle à son plus bel ouvrage : j'aime à me le persuader. Quand viendra le moment d'en être certain !

La Courton n'avait pas encore paru chez Durichemont depuis trois mois que Lucile y demeurait. On l'annonça tandis que le jeune-homme & son guide s'entrete-

naient. — Ne laissez pas aborder Lucile par cette malheureuse , dit le vieillard : qu'elle soit sa mère ou non , elle ne doit point la voir. On lui dit donc de ne plus se donner le peine de revenir , & qu'on ferait exact à lui payer sa pension. Elle insista pour voir sa fille : on lui déclara que cela ne se pouvait pas , de manière à lui faire entendre , que cela ne se pourrait jamais : ensuite on la congédia.

Lucile venait de se lever. Durichemont passa dans son appartement. Jamais elle n'avait paru si belle. Elle baissa les yeux , en le voyant entrer , & rougit un peu. Son air n'était plus étourdi ; ses propos était moins découfus , & plus sérieux ; ses regards plus timides. Elle avait lu la veille la

petite histoire d'*Ernestine* de madame R**** : son jugement commençait à se développer ; ses idées s'étendaient. En finissant cette brochure , elle avait fait un retour sur elle-même : la conformité entre Durichemont & le marquis de *Clémengis* était grande ; mais quelle différence d'*Ernestine* à elle ! (cette différence cependant , commençait à ne plus être aussi extrême que Lucile le croyait.) Durichemont fut enchanté de la conversation qu'il eut avec sa maîtresse : Lucile n'était pas encore tendre ; mais elle paraissait disposée à le devenir. Lorsqu'elle fut habillée , & qu'il se vit seul avec elle , il lui parla de la Courton , & ne lui cacha pas qu'on venait de renvoyer cette femme. Lucile

n'y parut pas fort sensible. Durichemont aurait désiré qu'elle eût marqué plus d'attachement pour sa mère : cependant ce jour-là, elle lui paraissait si différente d'elle-même, qu'il ne put renfermer davantage dans son cœur, tous les sentimens qu'elle y faisait naître.

Il était assis à côté d'elle : son bras pressait légèrement la taille de sa maîtresse. Lucile était à demi-panchée sur lui, & venait de le regarder avec un sourire enchanteur. — Fille charmante, dit Durichemont à demi-bas, que je serais heureux, si vous étiez tendre !..... Je vous aime ; je vous adore..... vous seule pouvez faire ma félicité..... Le seul desir que je forme, c'est de vous plaire ; la seule grâce que

je vous demande , c'est le don de votre cœur.... Je ne mérite peut-être pas un bien si précieux , s'il faut autre chose pour l'obtenir , que le respect & l'amour : mais prescrivez vous-même les conditions ; il n'en est aucune que je n'accepte..... Ah ! Lucile ! que vos yeux paraissent tendres !.... Fille adorable ! achevez..... Un seul mot de votre belle bouche peut me rendre le plus heureux de tous les hommes. — Je vous dois tout , monsieur , reprit Lucile.... Je vous dois peut-être bien plus que je ne m'en doute encore. Je ne fais ; mais il me semble qu'un voile épais est devant mes yeux : j'entrevois quelquefois un rayon de lumière , & tout aussitôt je retombe dans le même cahos qu'au-

paravant.... — (Il l'avait bien dit!....) Ah! Lucile..... (Oui, je le sens; elle fera mon bonheur..... Eh! qu'importe si des erreurs qu'elle ne connoissait pas, ont peut-être séduit ses sens: son esprit & son cœur sont purs encore.....) Lucile! belle Lucile! un instant..... heureux pour vous & pour moi va venir..... Pardonnez..... ma joie..... — Mais, qu'ai-je donc dit qui puisse la rendre si vive? — Ah! vous ne le sentez-pas!..... Les pernicieuses instructions de la Courton étaient oubliées: Lucile soupira, sans savoir pourquoi: elle ne déconcerta plus son amant par un rire affecté. Durichemont enchanté, la quitta, rempli des plus douces espérances.

CHAPITRE XV.

De mieux en mieux.

IL se rendit auprès du vieillard , pour le mettre au fait des nouvelles dispositions de Lucile. — Des lectures l'ont égarée , dit le sage mortel , & des lectures la ramèneront. Je compte sur la parole que vous m'avez donnée de respecter sa vertu..... Mais que dis je ? Vous l'aimez : jeune, vif, bouillant, ou vous me tromperez , ou vous vous tromperez vous-même, en faisant une démarche , que je n'ose prévoir sans frémir. De tous côtés , je ne découvre qu'abîmes ouverts sous vos pas. La fille de la Courton deviendrait..... Ah !

ciel ! Voilà , dirait-on dans le monde , le fruit des leçons de cet homme vanté. Son élève , sous ses yeux , de son aveu , vient d'épouser une je n'ose trancher le mot. Si vous étiez raisonnable , & que vous voulussiez m'en croire , dès que nous l'aurions ramenée , vous éloigneriez de vous le danger : sa pension suffira , avec quelques présens , que vous pourrez y joindre , pour lui faire trouver un honnête parti — Que mille fois plutôt la foudre m'écrase , s'écria le jeune-homme indigné , que de concevoir seulement la pensée de me séparer un moment de Lucile Heureusement , je ne dois compte de ma conduite qu'à moi-même Vous , si vous m'aimez encore , travaillez à la

rendre digne , à vos yeux , d'être mon épouse : car dès le premier moment que je la vis , elle parut telle aux miens. Le vieillard connut que les remontrances feraient mal placées , & plus mal reçues ; il savait , par expérience , qu'il ne faut pas les prodiguer. Il se tut. — A tout événement , dit-il en lui-même : il ne faut pas abandonner mon ouvrage : c'est un grand bien de ramener une jeune personne dans le chemin de la vertu , & de la rendre digne d'être mère de famille : S'il en résulte un mal que je ne puisse empêcher , ce sera par un effet du sort des entreprises humaines ; Quelquefois les meilleures choses ont fervi de poison , & les plus mauvaises d'antidote.

Consolé par cette sage réflexion, le vieillard en fit une autre : —Voilà , se disait-il , sa répugnance pour une union légitime entièrement détruite : si dans ce moment on lui présentait une jeune personne , aussi belle que sa maîtresse , riche , honnête , peut-être se rendrait-il. En raisonnant de la sorte , il allait chez Lucile. L'aimable fille lui rendit compte de sa lecture de la veille , & lui demanda si le charmant auteur d'*Ernestine* avait fait d'autres ouvrages. —Oui , mademoiselle , répondit le vieillard , & tous respirent l'honnêteté. Vous les aurez dès aujourd'hui. Et dans le moment , il alla lui chercher les lettres de *mylady Catesby*. En deux heures , Lucile eut dévoré ce pe-

tit-chef-d'œuvre d'élégance & de sentiment. Elle lut ensuite les *Lettres de madame de Sancerre*, de *Fanny Buttler*. Mille fois Durichemont s'offrit à son idée, durant cette lecture. L'intéressante *Adelaïde*, dans le *Marquis de Cressy*, fit couler ses larmes ; *Horzense* la révolta ; madame de *Cressy* mourante déchira son cœur : pour la première fois, elle éprouva ces mouvemens chers & pénibles, qui disposent si bien à la tendresse. Le gouverneur, par un entretien sage & raisonnable, tâchait de développer ce germe précieux. Mais en éclairant son esprit, sans le savoir, il échauffait dans son cœur le desir d'être digne d'inspirer une passion innocente & pure. *Lucile* enchantée de ses leçons, trouva

trouva qu'il la quittait trop tôt.

Durichemont, dans les visites qu'il rendit à sa jeune maîtresse, fut agréablement surpris de l'air de réserve qu'elle prenait : il crut même s'apercevoir, que lorsqu'il n'avait pas les yeux sur elle, ceux de Lucile se fixaient sur lui ; & qu'elle les baissait en rougissant, dès qu'il la regardait. Il faut avoir l'âme honnête & tendre, pour sentir combien cette découverte devait lui plaire.

Il courut remercier le vieillard : — C'est vous, lui dit-il, ce sont vos soins paternels qui vont me donner Lucile : elle change ! quel bonheur !.... Mon papa, je vais vous devoir autant qu'à ceux dont je tiens la vie. Je suis sans ambition ; j'ai l'âme sensible ; de toutes les

passions , je n'éprouve que la tendresse : servez - vous - en pour me rendre heureux : mais songez bien , que je ne puis l'être que par Lucile. Si je venais à la perdre , je haïrais la vie & tous les hommes. Le vieillard répondit : Le sort en est donc jeté : il faut se rendre : allons diminuer le mal que je ne puis empêcher. Durichemont l'embrassa : quoiqu'il ne dépendît pas de lui , il aimait son ancien maître ; il eût été très - mortifié de ne pas avoir son approbation : car il ne se dissimulait pas à lui-même combien l'alliance qu'il voulait contracter , était disproportionnée.

Le vieillard fit un nouveau choix des livres amusans. Il supprima les opéras-comiques , & les romans où l'on sacrifie tout à l'amour ; où

l'on se fait un jeu de tromper ses parens ; un mérite de leur résister. Il lui laissa pour toujours les ouvrages de madame R****, & lui donna la *Nouvelle-Héloïse*, la *Julie* de M. d'A**, & la *Famille vertueuse*. En achevant la lecture du premier de ces ouvrages, Lucile dit en soupirant : — *Elle épousa Wolmar ; elle ne s'enfuit pas. Le second l'attendrit : elle se rapela ses parens : leur souvenir fut douloureux ; il fit couler ses larmes. Et s'ils éprouvaient le même sort que ceux de Julie*, s'écria-t-elle ! Le troisième ouvrage, inférieur aux deux autres, plut cependant encore davantage à Lucile : Les sentimens de l'estimable *Léonore* développèrent les siens : elle sentit que son cœur était formé comme

celui de cette tendre fille : pour la première fois, elle entendit parler des charmes de l'amitié : elle brûla d'envie d'avoir un ami : elle ne connaissait que Durichemont digne de son attachement : — Ce sera lui, se disait-elle ; je l'aimerai comme *Léonore* aimait *Rose*. La passion de miss *Cecily* lui fit connaître la différence qui se trouve entre une passion criminelle, & l'amour honnête & légitime (car durant son séjour chez la Courton, on avait confondu toutes ses idées :) Mais ce ne fut pas tout : le genre de vie des filles du *comte du Lisse* & de leurs compagnes, excita son admiration : elle rougit de son inutilité & de ses occupations frivoles : elle voulut travailler ; le livre n'était pas entièrement lu,

que Lucile en mettait les leçons en pratique. Lorsqu'elle vit cette lettre si tendre , où *Léonore* répand son âme dans le sein de son père , & lui confie ses chagrins , les sanglots l'étouffèrent : — *Ah ! malheureuse !* disait-elle ; & moi , j'ai haï le mien ; je l'ai désespéré ; fait mourir de douleur peut-être !

Durichemont la trouva fondante en larmes : il s'effraye ; il se jette à ses genoux : — *Divine Lucile ! s'écrie ce tendre amant , qui peut causer ces pleurs ? Parlez , rien ne va m'être impossible....* — Calmez-vous , monsieur , lui dit Lucile , en laissant tomber sur lui un regard plein de douceur : voilà le coupable. En même-tems elle lui présenta son livre. Le jeune homme sourit. Il s'entretint avec son

amante. De tems en tems Lucile soupirait. — Vous vous ennuyez peut-être , lui dit Durichemont ? La vie que vous menez est trop uniforme : il faut vous dissiper : je veux dès aujourd'hui vous mener dans une assemblée charmante. — Non , monsieur , reprit Lucile ; j'aime la solitude , & je ne puis souhaiter des amusemens que je ne connais pas. Je suis heureuse ici autant que je dois l'être. Laissez-moi suivre le nouveau plan que je me suis tracé : je vais m'occuper utilement , & me rendre digne de vos bontés. — Ah ! Lucile ! vous méritez un trône ! — Il est un bien que je préfère à ce que le monde a de plus brillant Vous m'allez donner vos avis pour l'emploi de

la journée. Par où commencerai-je ? — Belle Lucile ! en vous levant , votre premier ouvrage doit être de parer ce temple de la divinité. — C'est fort bien : mais ensuite ? — Vous lirez , sans doute ? — Après ? — Nous causerons ensemble le reste du tems. — Oh ! je ne m'en rapporterai pas tout-à-fait à vous : je consulterai notre papa : je suis sûre qu'il ajoutera bien des choses à cette disposition ; mais , si je n'étais pas plus contente de lui que de vous , je suivrai mon livre à la lettre.

Des affaires apelaient Durichemont hors de chez lui : il prit congé de Lucile. — *Quoi ! si tôt !* lui dit-elle tendrement. Le jeune-homme s'arrêta : — Lucile ! vous desirez ma présence ? L'aimable

filles craignent d'en avoir dit trop. Elle dissimula ; mais ce ne fut plus par un manège de coquette.

CHAPITRE XVI.

Très-intéressant , quoique moral.

— OUI, je suis aimé, ou sur le point de l'être : l'aimable Lucile se plaît avec moi. Tantôt, elle eût voulu me retenir : le bonheur le plus doux m'attend..... Il n'a presque fallu ni leçons, ni préceptes pour lui faire aimer la vertu : quelle preuve de la bonté de son cœur ! Des livres, où tant d'autres ne cherchent que l'aliment d'une passion déréglée, des émotions voluptueuses, un préservatif contre l'ennui de leur existence, enfin tout-au-plus un amusement innocent,

cent, des livres, ont suffi pour la
toucher ! D'autres n'en furent que
le poison, parce que leur âme cor-
rompue ferma les yeux sur le bien,
& ne saisit que le mal ; Lucile
n'en recueille que le miel.....
Qu'elle m'a touché tantôt ! Elle
veut s'occuper : elle se trace un
plan ! Mais, d'elle-même !
Aimable petite ! ah ! si Duriche-
mont, si ton amant est digne de
faire ta félicité, tu n'auras rien à
desirer.... Non, divine enfant,
non, jamais tu ne le verras in-
constant..... Mon gouverneur
me répète que sa naissance.....
Mais, en vérité, cet homme, que
j'estimais tant, ressemble aux au-
tres vieillards ; il dit toujours la
même chose.... Je ne veux pas
me brouiller avec lui : je lui dois

trop : d'ailleurs, il veut du bien
 à Lucile ; il l'a dirigée avec une
 adresse, des ménagemens dont je
 n'eusse pas été capable : il a rete-
 nu la fougue de mes desirs ; c'est
 par ses avis, que je n'ai rien ob-
 tenu de celle que j'aime qui doive
 la faire rougir ! Mais, tou-
 jours *sa naissance* ! Eh bien !
sa naissance ! n'est pas elle ; c'est
 Lucile que j'aime, que j'adore,
 qui peut-être à présent s'occupe de
 moi Oh ! je ne souffrirais pas
 que tout autre m'en dit autant.
Lucile est indigné d'être mon épouse ! . . .
 Comment a-t-il pu le penser, ou
 du moins, osé me le dire !
 Lucile est digne du respect de tout
 l'univers Il ne fait pas encore
 tout le fruit qu'elle a tiré de ses
 leçons & des lectures qu'il lui fait

faire : il rougira de ce qu'il a dit, lorsqu'il l'apprendra..... *Je ne sais pas ce qui s'est passé avant que je la connusse.* Voilà le seul point où il ait raison..... Comment percer ce mystère?..... Peut-être Lucile m'avouera tout.... Je tremble de m'instruire.... Quelle folie ! pourquoi me tourmenter ? Laissons le passé sous le voile heureux qui le couvre : gardons-nous bien d'interroger une fille naïve : les maux ou les biens inconnus n'existent pas pour ceux qui les ignorent.

Telles étaient les réflexions de Durichemont revenant chez soi. En rentrant, il aperçoit son gouverneur : il vole à lui, & l'entraîne chez Lucile. Là, le vieillard ne fut pas peu surpris de voir par lui-même, le succès de ses soins, &

les progrès de la jeune personne : il lui trouva dès ce moment tant de vertu , qu'il forma sur le champ une résolution qu'il se proposa d'exécuter le lendemain. Il était tard : le vieillard & son élève se retirèrent. Les yeux de Lucile suivaient son amant : il s'en aperçut , & son cœur devint encore plus tendre.

Lorsqu'ils furent seuls ; — Eh bien ! dit Durichemont , conservez-vous encore vos injustes préjugés ? — Je suis toujours le même , reprit le vieillard : je rends justice à Lucile : elle surpasse mes espérances : Mais vous devez épouser une fille qui vous assortisse pour la fortune , & un certain état que vous avez dans le monde : & la jeune , l'aimable , la belle Lucile ,

doit être la compagne d'un homme du commun, avec lequel elle ne soit pas obligée de paraître au grand jour. En devenant votre femme, tout le monde aura les yeux sur elle : on se demandera, *quels sont ses parens ?* La honte suivra des informations malignes, & son poids insupportable vous accablera tous deux. Voilà, j'en conviens, une vérité dure ; mais c'est la vérité. N'allez pas dire, que vous braveriez les jugemens du monde : vos enfans un jour ne les braveraient pas : leur intérêt est sacré, & vous vous deshonoreriez doublement, s'il vous touchait peu. De quel front pensez-vous qu'un jour ils se présentassent dans le monde : comment oseraient-ils y rechercher une alliance ? Eux,

les petits-fils d'une Courton !...
fi !..... cette idée révolte. — A
cette vive sortie qu'il n'attendait
pas, Durichemont ne répondit que
par des larmes : il sentait toute la
justesse du raisonnement de son an-
cien maître ; il était au désespoir.
— Quoi donc, lui dit-il, ne puis-
je être heureux indépendamment
de ceux qui m'environnent, &
dois-je respecter dans les autres des
préjugés que je n'ai pas ? — Il n'en
faut pas douter, reprit le vieil-
lard : Nous nous devons les uns
aux autres un respect de conduite
comme de paroles : Qui viole les
convenances, & va contre les idées
reçues, mérite le mépris qu'il
s'attire ; tous les désagrémens &
les malheurs qui le suivent : Votre
main, donnée à une fille née dans un

sang au-dessous du vôtre, est un vol
que vous faites à quelqu'une de vos
égales. Qui voulez-vous qui préten-
de à celles que vous négligez ? se-
ront-ce les hommes de l'état de
Lucile, ou ceux d'une condition
plus relevée ? Chacun doit rester
dans sa sphère : on ne peut en des-
cendre, ou monter au-dessus, sans
quelqu'injustice. Je vous dis ce que
je dois ; avec trop de feu, peut-
être ; mais , pardonnez : Lucile,
étant ce qu'elle est , ne peut abso-
lument s'unir à vous. — Ainsi mon
père aura choisi une épouse à son
gré, dans un âge où l'on eût pu le
taxer d'imprudence, & moi, moi
seul, je ne puis, sans me couvrir
de honte, épouser une fille que
j'aime, & qui, vous le savez, en
est digne ? — L'exemple de votre

père ne dit rien pour vous ; il épousa une fille pauvre , il est vrai , mais dont la naissance était honnête , & même plus relevée que la sienne , puisque votre mère était de condition. On ne pouvait objecter que son âge : encore s'il était aimé , comme je le crois , on n'avait rien à dire du tout. Mais vous ! mais Lucile Ah ! mon fils ! (vous m'avez permis ce nom) je vous en conjure ; remportez sur vous-même une généreuse victoire : la plaie saignera ; elle sera douloureuse , mais un jour , vous vous applaudirez. Songez que Lucile — Je songe que Lucile est adorable , & que je l'aime Mais , monsieur , vous ne m'en aviez pas tant dit , avant que par ses vertus , cette Lucile que vous

mettez si bas, méritât un rang bien au-dessus de celui que je puis lui donner ? — Mon cher fils , n'en devinez-vous pas la raison ? Ah ! vous ne connaissez pas toute mon estime pour vous : Je comptais sur votre cœur : je savais qu'il était trop fier , pour s'allier avec une âme de boue : je n'ai pas cru devoir , en vous résistant , donner à Lucile un prix qu'elle n'avait pas encore : Mais à présent , qu'elle est digne de vous par ses sentimens , sans l'être davantage par sa naissance , je vois un véritable danger : votre générosité s'efforcera de réparer les injustices du sort hélas ! aux dépens de votre honneur & de votre félicité : Car il ne faut pas vous imaginer que cette ivresse où je

vous vois soit éternelle : elle se dissipera : l'illusion disparaîtra malgré vous : vous verrez alors toute l'ignominie de la source où Lucile a puisé la vie : des doutes cruels sur son innocence viendront vous tourmenter ; & cette Lucile , aujourd'hui si touchante... — Laissons Lucile , monsieur , & finissons un entretien que je n'oublierai de long-tems. Ah ! cruel ami ! ignorez-vous , à votre âge , qu'il est des remèdes plus terribles que le mal même ! En prononçant ces mots Durichemont sortit , & courut s'enfermer dans son appartement.

Dans le silence de la nuit , le tendre amant de Lucile repassa tout ce que son gouverneur venait de lui dire. Il lui donnait

presque raison , sans néanmoins changer de dispositions pour Lucile , lorsque l'image de cette belle fille vint s'offrir à son imagination : il tressaillit , comme s'il l'eût vue elle-même : ces mots , gravés en traits de flâme dans son cœur : *Quoi ! si-tôt !* le regard qui les avait accompagnés , le ton dont elle les avait prononcés ; cet attendrissement ; ces larmes , tout cela détruisit en un instant ce que le vieillard croyait avoir gagné sur le cœur de son élève. Durichemont se rapela , que dans la conversation , Lucile avait laissé échaper , qu'il était un bien qu'elle préférerait à ce que le monde a de plus brillant. Il se promit de la faire expliquer le lendemain. Il s'endormit dans cette pensée , &

Peffaim voltigeant des songes ne
lui présenta que Lucile.

CHAPITRE XVII.

Essai.

— **BELLE** Lucile, j'ai recours
à vous : les dispositions où vous
me paraissez, me répondent que
vous vous prêterez à mes vues :
elles sont raisonnables, justes, &
garantiront Durichemont & vous-
même de malheurs épouvantables ;
— S'il s'agit de sauver monsieur
Durichemont de quelque danger,
parlez, disposez de moi : y pour-
rais-je quelque chose ? que faut-il
faire ? Dites donc vite, je vous
en prie ? — Modérez-vous, re-
prit le vieillard : le danger, c'est

vous qui les faites naître, & vous seule y pouvez apporter le remède. Durichemont est jeune, bouillant, tendre sur-tout ; il vous adore ; Si nous étions au fond d'un desert, inconnus à tous l'univers, il pourrait vous épouser : mais il est riche, connu ; s'il vous épouse, il se perd, & vous expose vous-même au mépris de ce monde vain, de ces femmes que votre beauté rendra jalouses ; de ces petits-maître, que vos vertus effaroucheront. Si vous aviez des parens qu'on pût avouer, aimable Lucile, ces obstacles disparaîtraient. Je n'ai pas l'injustice de vous faire un crime de votre manque de fortune, ni même de tout le reste, quoique cela soit d'une conséquence infinie, & qu'une seule des

choses qui se trouvent en vous ; puisse faire manquer une alliance d'ailleurs convenable. Je vous le répète : Hier , je fus surpris de votre façon de penser , sage , raisonnable , digne en un mot de tous les éloges : j'osai former un projet , & le fonder sur votre vertu : je l'exécute aujourd'hui , en excitant votre générosité , & je suis sûr que votre âme sera capable de cet effort. Durichemont n'est plus à lui-même ; il est tout entier à vous : vous pouvez l'égarer , le sauver , le perdre : osez le rendre à lui-même ; osez n'envisager de récompense de cette action généreuse , que l'action elle-même : car ce que j'ai à vous offrir , n'est pas digne de vous être présenté. Pour rassurer votre sort , dans l'état que

vous voudrez choisir, je vous conjure d'accepter mes épargnes de quarante ans : la somme est médiocre ; mais elle peut vous faire trouver pour mari un honnête artisan, auquel vous ferez une espèce de fortune, qui vous chérira, & dont la famille ne vous reprochera rien : voilà dix mille écus : en vous mariant, le contrat vous assurera la propriété de quelques fonds que je possède encore, & dont vous jouirez, lorsque j'aurai terminé cette carrière, dont j'aperçois le terme. Je n'ai qu'une sœur ; elle est riche... & n'a plus d'enfans..... (le vieillard accompagna ces mots d'un profond soupir :) des malheurs imprévus l'en ont privée. (Et voilà donc, ô ciel ! des effets de ta puissance, & de ta

justice peut-être ! une épouse vertueuse perd une fille chérie : & là Courton est mère de Lucile !..... dit à part le gouverneur.) Ainsi, je ne ferai tort à personne, en disposant de mon bien en votre faveur. Lorsque Durichemont viendra, osez vous-même lui dire ce que vous aurez résolu ; mais cachez lui cet entretien. Vous le savez, belle Lucile, votre naissance est une tache irréparable : Outre que votre mère n'eut jamais d'époux, un métier infâme..... Pardonnez ; vous n'êtes que malheureuse, & non coupable : mais, si je vous remets ces choses devant les yeux, c'est pour justifier mon zèle. Parlez, que dois-je espérer ? Aimable Lucile, vous pleurez ! Ah ! séchez ces larmes :
elles

elles me déchirent l'âme : c'est malgré moi que je les ai causées.

— Monsieur, répondit Lucile ; vous ne me connaissez pas ; vous êtes excusable. Je vous dois trop, pour jamais vous haïr, quand même vous me feriez du mal ; jugez de mes sentimens, lorsque vous me traitez comme votre fille. Oui, pour vous donner une preuve de mon respect & de ma reconnaissance, qui vous convainque tout-d'un-coup de leur étendue, je vous promets d'accepter vos offres, s'il est vrai que je puisse faire tout le mal que vous dites à monsieur Durichemont. Mais, est-il bien sûr qu'il m'aime assez pour me sacrifier sa fortune, & l'espoir d'une alliance avantageuse ? Qu'il passe sur tout le mal qu'il doit croire

de moi, qui me suis donnée sans résistance ? J'en doute encore, & j'attendrai que lui-même me l'ait assuré. Quant à ma mère, ce que vous m'en avez appris, est nouveau pour moi. Je fais qu'elle eut tort de me mettre entre les mains des livres dangereux ; d'offrir, dans ses entretiens, à mon imagination flexible, des tableaux qui me font rougir aujourd'hui : mais n'eût-elle jamais d'époux, c'est ce que j'ignore.... Vous dites qu'elle fait un métier infâme : il est vrai qu'elle a livré sa fille : mais si l'on juge de cette action par ses suites, qu'a-t-elle de condamnable ? Si c'est un crime, il est secret ; qui pourra le lui reprocher ? Ce ne sera ni vous aparemment, ni monsieur Durichemont, ni moi. — Ah !

mademoiselle , si votre mère n'avait commis que celui-là ! — Att-elle fait la même chose d'autres filles qu'elle avait ? — Entendons-nous : Dissimulez-vous avec moi , Lucile , & voulez-vous tout nier ? ou , ce que je ne crois pas possible , ignoreriez-vous que votre mère ... Pourquoi m'obliger à vous dire ce que vous savez ? — Ce que je fais ! ... Vous m'aviez montré quelqu'estime , monsieur : peut-être la mérité-je. — Mais , comment voulez-vous que je croye que le métier de votre mère ce commerce que tout cela ne vous ait jamais été connu ? — Eh ! quel est-il donc ce métier ? Je n'ai pas toujours été avec ma mère ; & durant quelques mois que je viens d'y passer , exactement

renfermée dans une chambre particulière, je n'ai vu personne qu'elle ; & , par intervalle, deux jeunes filles , qui travaillaient chez elle à ces ouvrages que j'ai repris depuis huit jours. — (O ! ciel , se pourrait-il que l'infâme eût épargné sa fille , dit en lui-même le gouverneur ! Ce serait toujours une honte de moins pour Durichemont. Mais frapons les derniers coups....) Je crois ce que vous me dites , mademoiselle. Vous êtes équitable : jugez , après ce qu'à mon tour je vais vous apprendre , de quelle honte votre amant se couvrirait , en vous épousant ; à quels mépris vous vous exposeriez vous-même dans le monde , & combien vous seriez malheureux tous deux un jour. Pardonnez

cependant ; la nécessité , & non l'indiscrétion m'ouvre la bouche. Belle Lucile , c'est un si grand bonheur de vous avoir donné le jour , que je ne saurais concevoir que le ciel l'ait réservé pour l'indigne Courton. C'est la vérité , cependant ; j'en gémis : Vous êtes fille d'une malheureuse qui trafique de la pudeur & de l'innocence des jeunes infortunées qui tombent entre ses mains ; qui les prostitue à tout venant ; en un mot , sa maison porte ce nom scandaleux qu'un honnête-homme ne doit pas prononcer. Vous-même avez été livrée pour une somme à Durichemont : le hasard vous a sauvée : si vous eussiez tombé en d'autres mains , vous seriez déjà plongée dans la fange , & peut-être une de ces libertines

qui ramassent les passans & les entraînent chez elles..... — Arrêtez, monsieur..... Quoi ! c'est là ce que je ferais devenue ! ajouta Lucile avec effroi : Telle est celle que j'ai crue ma bienfaitrice... J'aurais dû la reconnaître à ses perverses instructions..... Ah ! malheureuse ! Et je sens que mon cœur, mon faible cœur, gâté par l'infâme, aurait consenti à ma honte !... Sans Durichemont & sans vous, monsieur, j'étais perdue. (O dieu ! se disait-elle, en redoublant ses larmes, je l'avais mérité..... J'ai plongé le poignard dans leur cœur.... j'aurais pu tenter d'autres moyens pour les fléchir.....) Puis s'adressant au gouverneur : — Laissez-moi, monsieur ; je prendrai la résolution que le ciel m'inspirera, & peut-être en serez vous content.

—Que signifie tout ceci, disait le vieillard en se retirant ? Cette fille me touche, me séduit ; mon cœur prend son parti contre ma raison..... Je me perds à tout ce qu'elle dit..... Hélas ! je le sens ; à tout âge, un petit grain de folie se mêle à notre sagesse.

Restée seule, Lucile se représenta toute l'horreur du danger qu'elle avait couru. Elle se rapela la scène des voleurs prétendus ; & la triste vérité descendit dans son cœur. Son esprit s'était éclairé, depuis son séjour chez Durichemont ; & d'un autre côté, les discours peu retenus de la Courton avaient déchiré le voile : — Si je suis encore innocente, se disait-elle, c'est au respect de Dangeot, & du tendre amant que j'adore aujourd'hui,

que j'en suis redevable : Ah ! Durichemont , que tu me deviens cher !..... Il me croit fille de la Courton , qu'un commerce infâme fait vivre , qui m'a vendue : & cependant on m'apprend qu'il m'aime assez pour vouloir m'épouser !....
Divin amant ! mon cœur connaît enfin tout ce que tu vaux : Je ne suis point indigne de toi : quel bonheur !..... Mais est-il sûr de mon innocence ? Dans les lieux où il m'a trouvée , la vertu n'est jamais sans atteinte... Il pourrait me croire une fille perdue , dont la jeunesse & la beauté profanées..... Ah dieu ! cette idée est affreuse.... Il faut l'instruire ; lui tout découvrir.... Et mes parens ? ... Ils voudront peut-être me livrer à Fisiomon !... Mon amant ne leur apprendra rien encore ;

re ; il m'épousera sans qu'ils le sachent , & nous les avertirons , lorsque tout sera fait. Cette idée , que la moindre connaissance des coutumes ou des loix eût fait évanouir , la tranquillisa : Elle prit un livre , & commença ses exercices ordinaires.

CHAPITRE XVIII.

LUCILE aime & le dit.

DURICHEMONT n'avait pu voir sa maîtresse , comme il se l'était proposé. Un des parens de sa mère l'était venu prendre , & l'avait entraîné dans une maison où ils dînèrent. Quelqu'amusante que fût la société qui s'y rencontra , l'aimant de Lucile s'ennuya à mourir :

les agaceries d'une très-jolie personne , les caresses d'une mère qu'elle avait , ne purent le distraire qu'un moment. Dès qu'il fut possible de s'échaper avec décence , il vola chez lui , ou plutôt dans l'appartement de Lucile. L'accueil qu'il reçut de son amante le pénétra : elle lui laissa voir tout le plaisir que lui causait sa présence.

Durichemont ne pensait pas assez avantageusement de lui-même , pour croire que son entretien devait tenir lieu de tout à Lucile : il lui proposa d'aller au spectacle : Lucile était dégoutée des *italiens* ; elle le dit à son amant, — Eh bien ! allons aux *français* , reprit le jeune-homme ; c'est autre genre , qui , j'en suis sûr , vous plaira. L'aimable fille eût mieux aimé rester ; elle

avait bien des choses à dire à Durichemont ; mais elle cessait d'être petite-maîtresse ; elle ne croyait plus que les hommes devaient en esclaves se conformer à tous ses goûts , & même les deviner ; elle eut la complaisance de se rendre , sans se faire presser. Elle s'habille : son amant , en lui disant mille choses flatteuses , l'aidait : le rendre cœur de la jeune Lucile palpitait de plaisir : vingt fois elle fut sur le point de commencer l'explication désirée ; elle remit toujours. Enfin elle est prête : ils partent. On donnait *Cénie* ; la toile se lève dès qu'ils sont placés. Au théâtre frivole , Lucile n'écoutait que quelques ariettes ; durant les morceaux de déclamation , les *duo* , le tinterre des *trio* , des *quatuor* , des

quinque, &c. elle caufait avec fon
amant : elle comptait en faire
autant, & s'amuser au moins par-
là. Mais dès la première fcène,
émue, attendrie, fes yeux se fixè-
rent fur le théâtre, & s'en détour-
naient à peine aux entr'actes. Du-
richemont voyait le plaisir qu'elle
goutait, & c'en était un fi doux
pour lui, que ce moment le dé-
dommagea de la contrainte de la
journée. Lorsque Lucile s'atten-
driffait, Durichemont lui serrait
la main : dans l'endroit le plus
touchant, par distraction, ou par
un mouvement de tendrefſe qui
l'emporta, l'aimable fille répon-
dit à fon amant de la même ma-
nière. Tous les ſens de Duriche-
mont s'émurent : il ſentit un déli-
cieux frémiffement : — Lucile,

lui dit-il à l'oreille, vous êtes la divinité de mon cœur ; daignez être mon épouse ; recevez dès ce moment le serment que je vous fais, de vous donner ma main & ma foi. Lucile sourit en rougissant, & pressa contre son cœur la main de l'aimable jeune-homme. — Ah ! voilà le bonheur que j'ai si vivement désiré, se disait Durichemont ! Est-il rien au monde qui vaille Lucile ! mon précepteur penserait comme moi, s'il était aimé.

La pièce finit : le *Mariage forcé* la suivait. Lucile s'attendait à de nouvelles merveilles ; & le nom de *Molière* dont son amant lui dit qu'était cette petite comédie, augmentait l'idée avantageuse que *Célie* lui faisait concevoir de tout ce

qu'on donne aux *français*. Mais ; grand dieu ! quel fut son étonnement ! Dès quelle eut entendu l'indécence énumération que fait *Sganarelle* des charmes de sa maîtresse , elle se leva. Durichemont en riant , lui donna la main ; ils sortirent. — Comment , lui disait Lucile en chemin , peut-on , sur le même théâtre , représenter de si belles choses , & d'aussi méprisables ! jouer des pièces si touchantes , & d'autres , dont les baladins même rougiraient ! — Il est vrai , répondit Durichemont ; & dans l'endroit qui vous a le plus révoltée , tout le *parterre* , transporté au milieu des *halles* , s'est cru permis d'ajouter en *chorus* aux galanteries de *Sganarelle* , l'expression la plus obscène.

De retour au logis, Durichemont & son amante soupèrent tête-à-tête. — Oui, mon adorable Lucile, lui disait le jeune-homme, je vous confirme ma promesse : Mon bonheur dépend du don de votre cœur : vous êtes la maîtresse du mien : puis-je croire qu'un jour vous ne ferez pas insensible ? — Je vous aime, monsieur, reprit Lucile, par reconnaissance.... — Est-ce le seul motif ? — Non, mon respectable ami, je vous aime encore par choix & par inclination. — Ah Lucile ! ah mon amante !... — Cependant, ne dois-je pas craindre, qu'en recevant votre main, un jour le repentir.... — Vous me faites injure ! Non, Lucile, non.... Qu'allez-vous penser ? C'est vous qui me faites grâce en vous

donnant. — Mais... & ma mère ?
— Il est vrai qu'elle ne mérite pas que vous lui donniez ce nom : sa conduite à votre égard dispense des devoirs de la nature. Je l'ai pour jamais bannie de chez moi : oublions-la , belle Lucile , ce n'est pas un crime. — Ah ! cher amant ! vous m'avez cru fille d'une Courton ; vous m'avez prise chez elle... vous avez des soupçons peut-être... (eh ! qui n'en aurait pas !) & vous ne m'avez pas méprisée ! Tant de générosité me pénètre d'un sentiment pour lequel il n'est point de termes. Adorable amant , si j'étais ce que vous pensez , je me fens à mon tour assez de grandeur d'âme & de gratitude , pour vous refuser , & vous rendre à vous-même ; vous empêcher de vous

deshonorer. — Qu'allez-vous me dire , chère Lucile ! quel espoir faites-vous briller au fond de mon cœur !..... (Ciel ! vérifie mes conjectures !.....) — Je ne suis point fille de l'infâme Courton : j'ignorais ce qu'elle était ; & ce n'est que de ce matin seulement qu'on me l'a appris. Durant mon séjour chez elle , cette misérable n'a sali que mon imagination , j'ai toujours été renfermée , & je n'ai vu qu'elle & deux filles : Je fais que l'intérêt seul la guidait : elle m'a vendue : ce n'est encore que de ce matin que j'en suis instruite : voilà la vérité : s'il en faut des preuves , je me soumets à toutes celles que vous voudrez exiger. — Quel bonheur , grand dieu !... ah Lucile ! je me plaignais que le

ciel eût formé son plus bel ouvrage d'un sang impur : j'étais injuste. Céleste père de toute la nature , tes vues sont bien au-dessus des nôtres ! la bonté les règle aussi-bien que ta justice ; & tandis , aveugles que nous sommes ! que nous nous épuisons en murmures , tu prépares notre félicité. — Je suis digne de vous , cher Durichemont , par ma naissance , par ma fortune , par ma tendresse , & , j'ose le dire , par une autre raison encore : Jamais homme n'obtint rien de moi ; & s'il en est un qui m'ait témoigné des desirs , vous ne pouvez m'en faire un crime sans vous blâmer : c'est vous-même. — Laissez - moi respirer , chère Lucile..... Pardonnez une témérité , hélas ! trop coupable : Eh !

connaissais-je le trésor que je possédais !..... Fille adorable ! achevez de m'instruire : Quels malheurs vous avaient donc fait tomber entre les mains de la malheureuse qui voulait vous rendre aussi vile qu'elle-même ? Alors Lucile raconta son histoire à son amant : Elle lui parla de Fisiomon , de Dangeot ; elle ne lui déguisa rien ; ni sa fuite ; ni son gout pour le jeune commis de son père : Mais en même tems elle lui parla de sa retenue & de son respect , avec une vérité si naïve , que Durichemont fut persuadé. Elle lui peignit sa haine pour Fisiomon., sa frayeur quand elle le fut à Paris. Le jeune-homme versa des larmes , en se représentant sa chère Lucile égarée , ne sachant où fuir , où se

sauver, tombant entre les mains de la Courton. — Ah ! que ne vous ai-je rencontrée, s'écria-t-il, en frissonnant du péril de celle qu'il aimait plus que sa vie. Lucile lui rendit compte ensuite du progrès de ses sentimens pour lui ; & de son retour à la vertu. Elle n'avait pas encore parlé de ses parens. Durichemont trouvait des rapports..... Il était dans la plus vive impatience : mais il attendait que Lucile s'expliquât d'elle-même. Enfin elle fit connaître sa famille & nomma son père. — Ah ! ciel ! se peut-il ! s'écria Durichemont transporté ! votre père est monsieur de Fumeterre, de la ville d'A..... votre mère se nommait mademoiselle d'Anville ? — Oui, monsieur. — Oh ! quelle sera

sa surprise !.... Mon adorable épouse , je vous quitte : mon gouverneur , que je respecte mille fois plus que jamais , aurait droit de trouver mauvais que je restasse plus tard : Demain dès le matin nous vous rendrons visite ensemble. Adieu..... Je sens , en m'éloignant de vous , que je me sépare de la plus chère moitié de moi-même. Mais il le faut....., Lucile ! belle Lucile ! je ne vous aime pas davantage , mais..... Mais je sens que vous serez plus heureuse , & je ne saurais exprimer tout ce que cette idée ajoute à mon honneur. Il lui baïsa mille fois la main ; resta long-tems encore , en paraissant toujours sur le point de s'en aller : Enfin ayant

entendu son gouverneur , qui revenait de souper en ville , il courut à lui.



CHAPITRE XIX.

Contretems & reconnaissance.

— Vous venez d'entretenir Lucile , dit le vieillard à son élève , dès qu'il l'aperçut : & je m'affure d'avance , qu'elle aura fait ce qu'elle m'a promis. Vous voyez bien , qu'il est impossible qu'elle devienne votre épouse. Je suis chargé de la part de votre famille , de vous apprendre qu'elle a des vues pour vous. J'étais ce soir avec les personnes chez qui vous avez dîné : & l'aimable demoiselle que tantôt vous

y avez vue , est celle qu'on vous destine : son bien est considérable , sa famille honnête & dans les emplois ; ce parti vous convient à tous égards ; tous ceux qui vous aiment desirent cette union , & vos parens ont répondu de vous. On m'a consulté sur votre attachement , pour un inconnue , qui vit chez vous : On parlait d'obtenir un ordre secret , pour la faire renfermer dans un couvent : J'ai dit que cela devenait inutile : je vous ai rendu justice , à vous-même , aussi-bien qu'à la jeune & belle Lucile , de manière , que son séjour ici ne vous fait aucun tort à tous deux. On avait peine à m'en croire ; mais l'offre que j'ai faite de les convaincre dès demain de votre déférence à leurs sages avis , & de

la générosité des sentimens de Lucile, les a ramenés. Je suis charmé que dans une conjoncture où vous auriez difficilement remporté la victoire sur votre panchant, la proposition d'un établissement avantageux, & la considération que vous devez aux parens de votre mère, vienne à votre secours. D'ailleurs, il ne faut pas vous cacher, que si vous résistiez, vous ne seriez cependant pas le maître d'épouser Lucile. Une lettre de cachet ferait disparaître pour jamais votre maîtresse. . . .

— Ah! mon papa, répondit Durichemont, qu'avez-vous fait? & pourquoi, sans me consulter, vous prêter à des arrangemens qui ne sauraient avoir lieu? — Quoi! ce que doit vous avoir dit Lucile

n'a fait aucune impression sur vous !

— Pardonnez-moi : ce qu'elle m'a dit , cette fille adorable , m'a pénétré , a rempli mon cœur de joie ; m'a délivré d'un insupportable fardeau : ce qu'elle m'a dit , permet à mon amour d'éclater aux yeux de tout l'univers. — Je con-

çois que la généreuse résolution de vous rendre à vous-même est un effort peu commun , & qui doit lui faire honneur : mais elle est nulle , si vous n'y avez égard ;

— Vous n'avez aujourd'hui employé vos soins que contre vous-même. Apprenez que Lucile

n'est point ce que vous la croyez. .

Non. . . la Courton n'est point sa mère. . . — Que me dites-

vous ! . . . Mais vous l'avez trouvée chez elle : qu'importe qu'elle

soit sa fille ou non : l'infamie la couvre également : Si la Courton n'est pas sa mère , elle avait vendu son innocence avant de vous livrer Lucile : j'aurais préféré pour elle son premier malheur.....

— Comme vous êtes ingénieux à vous tourmenter ! Lucile en est sortie comme elle y était entrée : C'est un miracle , il est vrai ; mais le ciel le devait à mon amante.... Vous m'avez souvent parlé d'une nièce , jeune , belle , que les parens voulurent contraindre.....

— Eh bien ! — Elle haïssait le mari qu'on voulait lui donner : elle s'échapa..... — Qu'ont de commun les malheurs de ma famille avec votre passion ? — Heureux vieillard ! cette nièce , cette fille charmante , qui fut si long-

tems l'objet de l'espoir le plus doux , c'est ma Lucile.....

—Qu'entends-je , dieu tout-puissant !..... Lucile !..... Eh voilà donc pourquoi je ne pouvais la haïr ! mon cœur était ému lorsqu'elle me parlait..... —Jugez si cette découverte me la rend moins chère !..... Ah ! si vous saviez tout ce qu'elle m'a dit de tendre !..... Mais aussi , j'étais surpris de tant aimer , & d'être si retenu : mon cher papa , le ciel n'a pas voulu que je manquasse à ce que je vous devais..... Admirez par quelles routes il vous la ramène : de quels moyens il se sert pour m'unir à vous ! L'innocence de Lucile est entière : cette fille touchante ne m'a rien caché ; elle me l'eût avoué comme le reste , si....

J'ai vu son âme toute nue : non, Lucile n'aurait pas menti. Pendant que Durichemont parlait, le vieillard hors de lui, l'écoutait avidement, & donnait les signes de la plus vive impatience. — Ah mon cher fils, nous allons tarir les larmes de parens infortunés. — Vivent-ils encore ! La seule crainte de Lucile est que leur douleur ne leur ait été funeste. — Oui, mon fils, tous deux respirent..... Mais courons auprès de ma nièce : il me semble que je vais la voir pour la première fois. Chère Lucile ! que tu vas être heureuse ! un jeune-homme aimable, tendre & vertueux sera ton époux..... — Vous y consentez donc, mon papa ?.... Le vieillard était parti : il courait chez Lucile. Duriche-

mont transporté , hors de lui , suivait son gouverneur.

Lucile venait de se mettre au lit : on frappe à coups redoublés , la femme qui la servait ouvre : l'aimable fille voit son amant & le gouverneur. La joie brillait sur leurs visages : Durichemont ne peut se contenir : il se précipite sur le lit de Lucile ; & , malgré sa résistance , il la presse dans ses bras ; sa bouche se colla sur celle de cette fille aimable : Le vieillard la nomme sa chère nièce , & laisse couler des larmes d'attendrissement.

— Expliquez-moi ce que j'entends , dit timidement Lucile à Durichemont ? . . . — Ma chère Lucile , interrompit le vieillard , en sanglotant , est-ce bien toi ? Es-tu la fille d'une sœur chérie que je n'ai

pas vue depuis vingt ans ? Je me nomme d'*Anville* , & — Vous ! le frère de ma mère , s'écria Lucile ! ah ! mon cœur vous avait reconnu. Mon respect , ma soumission à tous vos avis , c'était la nature qui me les inspirait. (Hélas ! pourquoi sa voix ne se fit-elle pas toujours aussi clairement entendre !) Daignez m'apprendre le sort d'un père , d'une mère — Ils vivent , chère amante , s'écria Durichemont. — Oui , ma fille , continua le vieillard ; ils vous aiment , ils se reprochent l'injuste traitement qu'ils vous firent éprouver. Ils vont mourir de joie en vous revoyant , heureuse , aimée Lucile ! rien ne troublerait-il ces momens si doux ! . . . Vos fautes seraient leur crime — Le

ciel, mon bonheur, cet aimable jeune-homme & vous, m'avez sauvée, cher oncle : Je le jure. — Je te crois, ma fille. En même tems il prit Durichemont par la main, & l'entraîna : il était tard ; ils allèrent se reposer.

CHAPITRE XX.

Ce qu'on doit souhaiter à bien des femmes.

Le lendemain monsieur d'Anville courut chez les parens de son élève, retirer la parole qu'il avait donnée pour lui. Lucile valait à tous égards le parti qu'on destinait à Durichemont. Sans la nommer, il les assura que le jeune-homme s'était engagé avec une personne aimable & riche, dont l'alliance

était convenable. Ceux-ci se hâtèrent d'aller faire leurs excuses à la famille de la demoiselle qu'ils voulaient donner à Durichemont : De dépit, elle épousa un fort honnête-homme, que l'espoir d'être au séduisant amant de Lucile, avait fait dédaigner ; & l'on dit qu'elle est heureuse.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels le vieillard écrivit à A***, & Durichemont s'enivrait du plaisir de voir & d'entretenir Lucile. Il lisait avec son amante l'*Emile* de J. J. R** : sans approuver entièrement cet ouvrage, où l'esprit juste de Lucile trouva des choses repréhensibles, elle fut touchée de la manière d'aimer de la vertueuse Sophie & de la sage conduite de ses parens. La réser-

Ce de cette tendre amante du jeune *Emile*, ne manqua point son effet, sur un cœur guéri des funestes atteintes qu'avait porté la Courton. Le gout de la belle de Fumeterre commençait à se décider pour les ouvrages solides, qui succédèrent à celui-ci : Elle demanda l'histoire ancienne de *Rollin*, & celle de France ; elle se proposait d'étudier la nature dans *de Buffon* ; de s'égarer dans les mondes avec *de Fontenelle* ; d'effleurer tous les genres de littérature avec *de Voltaire* ; de se délasser quelquefois avec *Boileau*, *Chaulieu*, *Rousseau*, *Deshoulières* & *Dorat* : & tout cela se fit dans la suite ; mais sans prendre sur le travail, & les autres exercices qu'elle s'était prescrits. Toutes les actions de

l'aimable fille annonçaient qu'elle était redevenue comme auparavant la première visite de Fisiomon, & son malheureux séjour chez une apareilleuse. Quel retour heureux ! Il est aussi rare qu'il est desirable.

Un soir Durichemont lui proposa d'aller encore aux *français*. Lucile n'y consentit, qu'à condition que son oncle les accompagnerait. Ils virent *la Gouvernante* & *Nanine*. Tous les préceptes de la comtesse d'*Asfleurs* à sa fille se gravèrent en caractères ineffaçables dans l'âme de Lucile. Durichemont lui prenait la main : mademoiselle de Fumeterre, dont l'amour croissait, bien loin de diminuer, eut le courage de la retirer : son amant parut affligé : elle le rassura par le regard le plus

tendre. Quand on eut joué les deux pièces, elle dit à monsieur d'Anville: Oui, je le sens, il serait plus avantageux de servir, de vivre dans la misère, que dans le deshonneur. Il est donc vrai, & tout me l'annonce qu'il vaudrait mieux accepter une chose desagréable, en demeurant dans l'ordre prescrit par la nature, que de chercher par la desobéissance un bonheur imaginaire.... Comme *Angélique* obéit à sa mère, dès qu'elle l'a reconnue! Comme *Nanine* a de la piété! elle se prive de tout, pour l'envoyer à l'auteur de ses jours: & moi, j'ai desespéré des parens respectables! Mon cher oncle, me pardonneront-ils?..... Croyez-vous qu'ils me pardonnent? Je les ai tant offensés!

En arrivant chez elle, Lucile voulut quitter son appartement, & loger dans une chambre à côté de celui de son oncle ; ne voir son amant que par les ordres & en la présence du vertueux vieillard. Cette résolution n'effraya point Durichemont ; au contraire, elle le combla de joie : Un véritable amant préfère à ses plaisirs l'honneur de ce qu'il aime. Lucile cessa d'être chez lui ; elle ne dépendit plus que de son oncle : l'honnête jeune-homme partagea la satisfaction que sa maîtresse en ressentait : monsieur d'Anville nageait dans la joie : son beaufrere & sa sœur, instruits du sort de leur chère fille, volaient à Paris pour l'embrasser, oublier tous leurs chagrins, & l'unir à son amant.

CHAPITRE XXI.

Surprises.

MONSIEUR & madame de Fumeterre allaient arriver. Le gouverneur, Lucile & Durichemont avaient une égale impatience de les embrasser. Tous trois s'étaient levés beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. La porte-cochère s'ouvre ; une voiture entre : Lucile, son amant & son oncle volent au-devant. Un inconnu se présente : il était magnifiquement mis : son teint un peu hâlé annonçait un voyageur. Il parle : & Lucile s'écrie : Serait-ce monsieur Dangeor ! — Oui, mademoiselle, répond le jeune-homme : Je viens de la

Martinique : je suis à Paris depuis huit jours ; j'ai couru chez notre ancienne hôtesse , que j'avais conjurée de tout tenter pour vous découvrir , & à laquelle j'avais remis pour vous les deux tiers de l'argent que me laissa monsieur votre père en m'ordonnant de fuir : ses recherches ont été vaines. Hier j'allai par hasard aux *français* : je vous ai aperçue ; j'étais dans une loge à côté de la vôtre : l'habit que je portais ne me permit pas de vous parler ; mais je vous fis suivre. L'état où je vous vois m'annonce que vous êtes reconciliée avec vos parens : Seriez-vous aussi l'épouse de Fifiomon ? Lucile rougit, en lui répondant : — Non, monsieur. — J'en loue le ciel , reprit Dangeot. Un bonheur constant m'a

suivi depuis mon départ de France. En arrivant dans une terre étrangère, je pus à un vieillard fort riche : Nous nous entretenmes ensemble ; je lui dis mon nom ; il se trouva mon parent : Je quittai le service (car j'étais soldat) & j'ai vécu près d'une année avec lui. Son amitié pour moi alla toujours en croissant. Il tomba malade, & sentant sa fin approcher, il me fit son héritier, sans autre condition que de chercher une nièce qu'il me dit avoir laissée fort jeune à Paris, & dont il n'avait jamais eu de nouvelles : il m'ordonnait de l'épouser ; ou, si je la trouvais mariée, de partager sa succession avec elle. Je n'ai pu rien découvrir encore : mais quand je l'aurais rencontrée, je ne saurais être à la

nièce de mon bienfaiteur. — Pour-
quoi, reprit Lucile toute troublée?
Dangeot baissa les yeux, rougit,
& ajouta : — Mademoiselle, je
vous le dirai, si l'on nous laisse
seuls un moment. — Il n'est pas
nécessaire, repliqua la jeune de
Fumeterre : mon oncle & mon-
sieur ne sont point de trop. — Ah
monsieur ! s'écria Dangeot, en
s'adressant au vieillard ; vous êtes
l'oncle de mademoiselle Lucile !
Vous devez avoir une étrange
opinion de moi : je vais la faire
cesser.

Tandis qu'il parlait, Duriche-
mont faisait dans son cœur tous les
efforts imaginables pour haïr son
rival, & ne pouvait en venir à
bout. On rentra. Lorsque l'on fut
disposé à l'écouter, Dangeot com-

mença l'éclaircissement qu'il avait promis, en ces termes :

« Un frère aîné de mon père,
» quitta le pays dès l'enfance : on
» le crut mort : au bout de trente
» ans il reparut ; il venait jouir
» dans sa patrie de richesses consi-
» dérables qu'il avait amassées.
» Mademoiselle le connaît, c'est
» monsieur *de la Marre*. Il s'était
» marié ; mais il n'avait point eu
» d'enfans : le plus grand de ses
» desirs était de laisser un héritier
» de notre nom, qui s'apelât mon-
» sieur *Dangeot de la Marre*, & qui
» succédât à la charge qu'il avait
» acquise. Mon père était beau-
» coup plus jeune que lui : il vou-
» lait le marier ; l'amour déranger
» les mesures de la fortune : une
» jeune personne, orfeline, jolie

» comme une des grâces , qui
» comptait à peine treize ans ac-
» complis , suivit mon père jusqu'à
» A*** à l'insçu de son tuteur.
» On dit que c'était un enlève-
» ment ; il fallut les unir. Mon
» oncle y donna les mains : mais
» il était irrité : il déclara à son
» frère , qu'il ne lui assurerait son
» bien qu'à la naissance d'un fils ;
» & que s'il n'avait pas le bonheur
» d'en avoir un , il se choisirait un
» héritier dans de petits-cousins
» qui portaient notre nom. Je vins
» au monde au bout d'un an : je suis
» l'unique fruit de l'union la plus
» tendre , & je n'étais pas du sexe
» qui devait hériter de monsieur
» de la Marre.... — Que dites-
» vous , interrompit Durichemont !
» — La vérité , monsieur , reprit Dan-

geot ; j'étais fille , & je le suis encore. — Ciel ! s'écrièrent à la fois le vieillard , Lucile & son amant ! — C'était sous les habits de mon sexe que j'étais hier au spectacle à côté de vous , avec notre hôtesse ; voilà pourquoi vous ne m'avez pas reconnue , & ce qui fit que je ne voulus pas vous parler. Je reviens à mon récit. » La » sage-femme était gagnée ; on » trompa mon oncle : il crut avoir » un neveu : Il promit de me donner sa charge & son bien en me » mariant. Mes parens eurent grand » soin de tenir cette promesse secrète : Je parus toujours pauvre. » Ils espéraient que, tôt ou tard , un » véritable garçon les mettrait » dans le cas de ne rien craindre. » Ce fut en vain qu'ils comptèrent

» là dessus. Je grandis : mon père
» & ma mère tremblaient que le
» mystère ne se découvrit si je vi-
» vais sous les yeux de mon oncle :
» ils m'envoyèrent ici , chez des
» personnes dont ils étaient sûrs ,
» & qui se prêtaient volontiers à
» leur assurer la succession de leur
» frère. Lorsque j'eus accompli dix-
» huit ans , mon oncle ayant vou-
» lu m'avoir auprès de lui , on me
» mit au fait de tout ce que je de-
» vais savoir , & je revins à A***.
» Je ne fais s'il n'avait pas des
» vues sur mademoiselle Lucile ,
» en me plaçant chez son père :
» aucun autre motif ne pouvait le
» porter à cette conduite. En vous
» voyant tous les jours , mademoi-
» selle , je regrettai de ne pas être
» ce que je paraissais : l'amitié la

» plus tendre me parla pour vous :
» vous y répondîtes , & je jouissais
» d'un sort plein d'apas , lorsque Fi-
» siomon s'avisa de venir troubler
» notre tranquillité. Sa poursuite fut
» vive & secrète: mon oncle l'igno-
» ra; ni mes parens , à qui je dis ce
» qui se passait , ni moi n'avions gar-
» de de l'en avertir : vous conce-
» vez dans quel embarras ç'aurait
» été nous mettre. Je ne consultaï
» personne pour vous sauver ; je
» jugeais de votre cœur par le
» mien , & Fisiomon me fesait
» horreur. Nous avons fui , chère
» amie : J'étais pour vous aussi
» tendre qu'un amant..... On
» nous surprit : jugez de mon ef-
» froi ! je vous vis sur le point
» d'être deshonorée , ou livrée au
» tyran le plus hideux & le plus

» cruel : je vous aurais sacrifié ma
» fortune , & j'aurais tout déclaré
» plutôt que de le souffrir.....
» Mais , sans en être réduite là ,
» j'eus d'autres douleurs non moins
» amères à supporter : On ne sa-
» vait ce que vous étiez devenue :
» que de larmes me fit verser l'in-
» quiétude où j'étais sur votre sort !...
» Votre père eut de l'indulgence
» pour moi , mais il m'ordonna de
» m'éloigner , & , comme je vous
» l'ai dit , il me laissa l'argent que
» nous avions emporté ; il ne re-
» prit que vos bijoux & vos habits.
» Dès que je fus libre , j'employai
» notre hôtesse à vous chercher ;
» je fis de mon côté mille démar-
» ches ; tout fut inutile. Le ciel ,
» je le vois , prit soin de vous.
— Hélas ! dit Lucile en soupi-

rant..... —» Que faire ? Si je
» retournerais chez mes parens , j'a-
» vais tout à craindre des poursui-
» tes de Fisiomon , & de la colère
» de mon oncle : mon prétendu
» crime était public , & pour m'en
» justifier , j'aurais perdu ma for-
» tune. Je m'engageai. L'être su-
» prême , dont la bonté dirige
» tout pour notre bien , me fit
» rencontrer, sous un autre hémis-
» phère , la vérité dont vous n'é-
» tiez pour moi que l'ombre. Heu-
» reuse ! si son cœur ressemble au
» vôtre.... Je vous ai dit le reste.
» Les choses ont changé depuis
» mon retour à Paris : la moitié
» des richesses du vieillard de la
» Martinique , qui m'est acquise ,
» me met en état de me passer des
» bienfaits de mon oncle ; Je me

« suis hâtée décrire à mes parens ;
« ils doivent arriver aujourd'hui.

Lorsque la fidelle amie de Lucile eut cessé de parler , Durichemont lui sauta au cou sans façon. L'aimable amazone le repoussait : — Beau cavalier , lui dit Durichemont , tant que vous aurez cet habit , tout me devient permis avec vous : Allez en changer , pour recevoir les caresses de Lucile ; car elle m'est si chère , que je serais jaloux de l'ombre même d'un galant. — Mademoiselle de Fumeterre pensait de même : puisqu'elle rougissait dès que sa généreuse amie lui parlait. La jeune Dangeot desirait trop vivement de rendre libre avec elle sa chère Lucile , pour vouloir différer : elle se hâta de retourner chez la bonne hôtesse , pour

y prendre la parure qui lui convenait; & pour d'autres raisons, qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII.

Grande joie.

A peine elle était sortie, qu'on entendit dans la cour le bruit d'une autre voiture. Le cœur battit violemment à Lucile: ses genoux se dérobaient sous elle: son oncle & son amant la virent pâlir. Dans le moment monsieur & madame de Fumeterre paraissent. Lucile jette un cri, & tombe évanouie à leurs pieds. Ces tendres parens ne se connaissent plus. Ils s'empressent; ils se troublent; Durichemont pleu-

re, embrasse sa maîtresse : madame de Fumeterre tire son flacon, le laisse tomber, & le brise : le vieillard d'Anville à seul le sens-commun ; il apporte un peu d'eau fraîche ; il en jette au visage de sa nièce, qui r'ouvre ses beaux yeux, & voit fondre en larmes ceux dont elle craignait les reproches. Au lieu de la gronder, ils lui prodiguent les plus tendres caresses : — Mon cher papa, ma chère maman, leur disait Lucile éplorée, me pardonneriez-vous tous les chagrins que je vous ai causés, hélas ! malgré moi ? — Ne songe qu'à nous aimer, ma chère fille, lui répondirent-ils tous deux à la fois : nous avons oublié nos malheurs & les tiens. — Votre honte me fait paraître plus coupable encore,

— Pour t'en rendre digne, il ne faut que partager notre joie: laisse-nous jouir, sans nuages, du bonheur de te revoir. L'aimable fille se précipita dans leurs bras: — Oui, leur criait-elle d'une voix entrecoupée, disposez de ma vie; ôtez-moi, si vous le voulez, à cet amant que j'adore; j'en mourrai, mais sans murmurer. J'aimerais mieux vous obéir, que d'être heureuse. Des sentimens si vertueux étaient excessifs, & sortaient des bornes; mais Lucile les éprouvait: ils augmentèrent la joie de ses parens; ils firent honneur au vieillard d'Anville; ils rendirent Durichemont plus heureux encore.

On avait à peine songé à l'oncle & à l'amant: Après avoir satisfait aux premiers mouvemens de sa

tendresse pour sa fille , madame de Fumeterre vint dans les bras de son frère : le plaisir de se revoir était vif & pur ; ils en savourèrent toute la douceur. Durichemont fut à son tour aussi tendrement caressé que sa maîtresse. Les parens de Lucile le nommaient d'avance leur cher fils. On parla de ne remettre leur union qu'à quelques jours de-là. Cette assurance était nécessaire à Durichemont. La contrainte où Lucile le retenait depuis quelque tems, en augmentant son estime , avait fait croître son ardeur & ses desirs. On conduisit monsieur & madame de Fumeterre dans l'appartement qui leur avait été préparé : Lucile quitta celui de son oncle ; & ne voulut occuper qu'un coin de la chambre

de sa mère , en attendant son mariage.

Tandis qu'on s'interrogeait , & qu'on se répondait mille fois la même chose , on annonça une compagnie de cinq personnes. Le vieillard d'Anville , & Durichemont avaient oublié de prévenir monsieur & madame de Fumeterre : quelle fut leur surprise de voir le père , la mère & l'oncle de Dangeot ? Un jeune officier & une belle demoiselle les accompagnaient. On eut peine à reconnaître mademoiselle Dangeot ; elle était, sous l'habit de son sexe , presque aussi belle que son amie. Lucile vint dans ses bras , en la nommant sa chère , son aimable sœur. Tandis qu'elles se caressaient , monsieur d'Anville instruisait en gros

monfieur & madame de Fumeterre, & Durichemont fe fait avec grâce les honneurs de chez lui. Les parens de Lucile ne pouvaient revenir de leur étonnement : ils fe regardaient , levaient les yeux & les mains au ciel , & n'apercevaient feulement pas le jeune officier à leurs genoux. — Chers auteurs de mes jours , leur cria-t-il , vous avez aujourd'hui recouvré une fille chérie , & le ciel permet que votre fils vous embraffe. En même tems il s'élance dans leurs bras..... Peindre quelle fut à ces mots l'émotion délicate , les transports , les mouvemens précipités , les cris de joie , les doux épanchemens de l'heureufe famille , j'avoue que cela n'eft pas en mon pouvoir : Je laiffe au lecteur hon-

nête & sensible à se l'imaginer.

Lorsque l'on fut un peu remis , tous à la fois demandèrent au jeune de Fumeterre d'où il sortait , ce qui l'avait retenu si long-tems loin de sa patrie , comment il se trouvait avec mademoiselle Dangeot &c. &c. &c. Il satisfit à tout par ordre. Il commença par leur apprendre qu'il avait été fait prisonnier au *Canada* , & renfermé dans un fort des colonies anglaises plusieurs années : Que s'en étant échappé , il était venu à la Martinique , fort mal équipé : Qu'à son arrivée , il fut mis en prison , & condamné à être pendu , pour un meurtre qui se trouva commis dans l'endroit où il débarqua : Que sa perte était d'autant plus sûre , qu'il avait pour accusateurs , les auteurs même du

crime , qui sacrifiaient un malheureux étranger à leur fureté : Que le jour où la sentence devait être exécutée , il fut visité par un jeune-homme qui s'intéressa vivement à lui sans le connaître , lui donna les moyens de se justifier , & , par le crédit d'un parent fort-riche , le tira de ce mauvais pas ; que ce jeune-homme , c'était l'aimable Dangeot : Qu'après ce bienfait , il ne crut pas encore devoir se découvrir entièrement : mais il avoua qu'un je-ne-sai-quoi , plus fort que la reconnaissance , l'attachait à son libérateur , & qu'il fut ravi , lorsqu'il le vit prêt à quitter la Martinique , pour retourner en France : Qu'il ne s'était cependant pas ouvert d'avance , après leur arrivée à Paris : Mais que dans l'instant même , celui

celui qu'il prenait pour son ami ,
ayant publiquement avoué son
sèxe , il avait senti que son bon-
heur dépendait d'en être toujours
aimé ; & qu'il était venu le pre-
mier lui rendre l'hommage dû à la
beauté : Qu'il avait dit son nom , &
que mademoiselle Dangeot après
une exclamation de surprise , avait
cependant avoué en souriant , qu'elle
le connaissait avant leur départ
de la Martinique ; qu'en même
tems elle lui avait appris l'arrivée
de ses parens , & qu'elle était amie
de sa sœur. — Jugez , ajouta-t-il ,
si j'ai désiré de l'accompagner !
Malgré l'empressement de ma
tendresse , j'ai différé de vous
écrire , pour doubler votre joie ,
en ne le faisant qu'après avoir ob-
tenu du plus aimé des rois la re-

compense, je ne dis pas de la valeur, mais de mon zèle. Je porte, de ce matin, cette marque honorable d'un de ses ordres* : je me retrouve avec ce que j'ai de plus cher : toute ma famille est réunie par la plus heureuse des circonstances ; car je vois bien que c'est à monsieur (*en montrant Durichemont*) que vous destinez ma sœur : Seront-ils les seuls qui doivent éprouver vos bontés, & refuserez-vous de demander pour moi cette aimable personne à ses parens ?

Alors les deux familles, qui, depuis l'enlèvement de Lucile, s'étaient cruellement haïes, se jurèrent l'amitié la plus sincère & la plus tendre : monsieur de la Marre assura tout son bien en faveur du

* La Croix-de-saint-Louis.

mariage de sa nièce avec Fumeterre , & les deux alliance, furent arrêtées pour le même jour. Lucile & la jeune Dangeot ne pouvaient se lasser de s'entretenir ; l'amour & l'amitié les rendaient également heureuses.

Il ne s'agissait plus que de trouver la nièce du vieillard de la Martinique. On résolut de faire de nouvelles recherches dans l'après-dîner. On se mit à table. Chacun se plaça selon son inclination : Les pères & les mères , qui voulaient s'entretenir de leurs enfans, se rapprochèrent ; le vieillard d'Anville & le bonhomme la Marre étaient auprès l'un de l'autre ; Lucile & mademoiselle Dangeot ne se quittèrent pas ; leurs amans étaient à leurs côtés. Les avantu-

res de l'aimable Dangeot occupèrent d'abord. On admirait le courage d'une fille jeune & belle : monsieur d'Anville en était moins surpris que les autres : il disait , que les hommes & les femmes ayant la même âme , l'éducation seule mettait de la différence dans leur manière de penser ; que mademoiselle Dangeot ayant reçu celle d'un jeune-homme , il n'était pas étonnant qu'elle en eût la résolution & les goûts. Le bonheur qu'elle eut de trouver ce vieux parent des isles intéressait également les deux familles ; on s'en entretenait long-tems. On voulut savoir quels étaient les indices qu'il avait donnés pour découvrir sa nièce : mademoiselle Dangeot remit à ses parens les papiers du vieillard ;

— Il était de Paris , dit monsieur Dangeot , en commençant à lire. Tout-à-coup on s'aperçut que le visage de madame Dangeot , qui les parcourait avec lui , s'animait :

— Ah ! ma chère fille ! s'écriait-elle , jouis seule de toute ta fortune ! Cette nièce du vieillard.....

— Eh bien ! dit le jeune Fumeterre ?

— Vous la voyez.... C'est moi-même : Il quitta Paris avant que je connusse monsieur Dangeot ; j'étais jeune & sans expérience , je le négligeai ; il me perdit de vue , & jamais je n'entretins , ni mon époux , ni ma fille de ce parent. Vous savez , dit-elle à son mari , que votre famille & la mienne étaient alliées : c'est à ce titre qu'il l'a fait son héritière : il ignorait que des liens plus forts la rapprochaient

de lui. — Tout le monde fut encore plus surpris de ce nouveau coup du sort. Les deux amies remarquèrent, que toutes deux, sans le savoir, elles s'étaient trouvées entre les mains de leurs parens; & se firent de nouvelles caresses. — Nous serons assez riches, dit mademoiselle Dangeot à son amant, des bontés de mon oncle & de l'ample succession de celui de ma mère : Laissez à votre sœur toute la fortune sur laquelle elle pouvait compter avant votre retour : je l'exige. On aplaudit à ce trait de générosité; & malgré Lucile & Durichemont, qui s'y opposaient, on arrêta cet article.

On n'aimait pas à jouer; on regardait cette occupation grave & frivole, comme un anéantissement

anticipé. Cependant on était libre pour le reste du jour. Le vieillard d'Anville voulut procurer à sa sœur le plaisir du spectacle, à son beaufrère la vue d'un tableau toujours enchanteur, à sa nièce un exemple, à Durichemont une leçon utile & touchante. Il les conduisit tous au *Préjugé-à-la-mode*. Jamais madame de Fumeterre n'avait vu, ni lu de pièce de théâtre : Celle-ci l'intéressa vivement dès le premier acte : — Ma fille, disait-elle à la jeune Dangeot, on croit ces gens-là damnés; cependant ils m'ont édifiée. On ne fait apparemment pas attention qu'ils peignent le bien qu'on devrait faire ? Dans les entr'actes, elle jetait un coup-d'œil sur le cercle brillant des dames, qui l'environnaient : Une, sur-

tout, la frappa, moins par ses grâces, que par un air affable & ouvert auquel on ne pouvait refuser son cœur. Elle demanda son nom.

—C'est, lui dit l'amant de Lucile, madame la Comtesse d'E**.

—Qu'elle est bien ! dit le jeune de Fumeterre. — Mon ami, reprit Durichemont, son caractère & son esprit répondent à son éblouissante beauté ; elle ne doit l'hommage de tous les cœurs qu'à ses qualités estimables ; & rien à son illustre naissance : ces grâces, cette séduisante figure, sont un avantage auquel elle songe à peine ; elle n'en a pas besoin pour se faire adorer. Cet éloignement fut applaudi de ceux qui remplissaient les loges voisines. Lucile disait : — Qu'elle est heureuse ! on la loue, lorsqu'on

est sûr qu'elle ne l'entend pas !

La pièce finit ; & madame de Fumeterre était dans l'enthousiasme , Lucile plus éclairée sur ses devoirs , Durichemont plus tendre. Il répétait à son amante , d'un ton plein de feu :

Non , il n'est point d'état plus heureux dans
la vie ,

Pour ceux que la raison & l'amour ont unis !
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;
On en jouit sans peine & sans inquiétude ;
On se fait l'un pour l'autre une heureuse ha-
bitude

D'égards , de complaisance , & des soins les
plus doux ,

S'il est un sort heureux , c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'en-
chante

Une épouse chérie , une amie , une amante ,

Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs ?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs !

Lucile lui répondit : — Mais

Votre empire commence où le nôtre est détruit.

A cette pièce succéda le *Moulin-de-Javelle*. Madame de Fumeterre ouvrait de grands yeux , & regardait autour d'elle , aparemment pour s'assurer si l'on était encore dans le même lieu. Tout l'en convainquit. — *Hélas !* dit-elle en soupirant , *voilà , sans doute , ce qui les met au rang des réprouvés !* En revenant , Lucile fit part de ses réflexions à son oncle & au jeune Durichemont : — Je reconnais , leur dit-elle , avec vous , que le théâtre français est l'école de la vertu ; mais il faut l'épurer.

CHAPITRE XXIII.

Où les méchans sont punis.

DÈS que la nouvelle du prompt départ de monsieur & madame de Fumeterre pour la capitale, fut parvenue aux oreilles de Fisiomon, il présuma que Lucile pouvait seule causer ce voyage : Il résolut de les suivre à leur insçu, & de découvrir tout ce qu'il pourrait pour se venger de la haine de cette jeune personne, & des mépris de ses parens. Il prit la poste ; & le même jour qu'eux, il arriva dans Paris. Cependant il ne put les découvrir : il ne connaissait pas même les noms de Durichemont & du vieillard d'Anville : Il ne per-

dit point courage ; & courut du soir au matin chez toutes les connaissances de monsieur de Fumeterre : le tout en vain. Les parens de Lucile s'étaient proposés de marier leurs enfans dans une terre de Durichemont , à quelques lieues de la ville , & de ne présenter leur fille dans le monde qu'avec son époux. Cette précaution déconcerta tous les mauvais desseins de Fifiomon ; il ne fut rien , il n'aprit rien. Il se dédommagea de ces contretèms , en se plongeant dans la plus sale débauche.

Son gout pour les plaisirs faciles , le conduisit chez la Courton. L'éclat de sa bourse éclipça sa laideur , mais il ne fit pas disparaître le danger. Le tendron que lui profittua l'infâme apareilleuse n'était

pas novice : elle communiqua à l'indigne interprète des loix le poison qui circulait dans ses veines. Il ne s'en aperçut pas tout-d'un-coup..... Eloignons ces dégoûtantes images , en attendant qu'il sorte de sa sécurité : l'instant fatal qui doit l'éclairer n'est pas loin.

Dans les bras de ses parens, au milieu de leurs caresses , Lucile, en présence de Durichemont, leur confessait toutes ses fautes : En leur faisant connaître tout ce qu'elle devait à son amant , elle les vit frémir du danger qu'elle avait couru. Madame de Fumeterre , fondante en larmes , pressait Durichemont contre son sein , & lui disait : — Mon cher fils ! ah ! sans toi je n'avais plus de fille ! c'est toi qui l'as sauvée ; elle est ton bien ; elle

doit toute sa vie te regarder comme son père & son époux : & toi , mon cher fils , traite-la comme une fille que t'ont donnée tes soins , ta tendresse & tes bienfaits.

Monsieur & madame de Fumeterre voulurent accabler de reproches & faire trembler l'indigne Courton : ils ne crurent pas à propos de l'envoyer chercher , & que Lucile la revît. Ils prièrent Durichemont de les conduire chez elle. Lorsqu'ils y arrivèrent , elle était en conversation avec ce vieux comte dont j'ai déjà parlé. On les pria d'attendre un moment. Ils furent conduits dans une pièce voisine de celle où s'entretenait l'apareilleuse & le grison débauché.

— Je conviens qu'il n'en aurait été ni plus ni moins (disait la Cour-

ton, qu'ils entendirent facilement :) puisque le jeune-homme l'a prise sans examen ; & que ma pension me fut assurée avant qu'elle me quittât. Je puis vous jurer que c'est la première fois qu'une fille est sortie de chez moi , comme elle y était entrée : & vous savez que cette jolie blonde , qui n'y passa qu'une nuit , ne vous échappa pas ; quoique le lendemain j'aie fait mille sermens à son père que personne ne l'avait touchée. Il fallait que celle-là eût un astre heureux qui veillât sur elle : C'est la seule bonne action que j'aie faite depuis trente ans ; je ne croyais pas avoir à m'en repentir. — C'était me manquer essentiellement , reprenait le comte ; à moi qui dépense chaque année cinq cens

louis avec vous..... Une fille comme celle-là ! — J'ai tort , & vous voyez mes regrets. — Pas un moyen de l'engager à revenir , ne fût-ce qu'une seule fois ? Voyez , parlez , tentez , présentez l'apât du gain : Je sacrifierai mille louis , s'il le faut , & je vais vendre une de mes terres. Votre finesse ordinaire , vos fourberies , tout cela ne peut-il vous servir ? — J'y rêve.... L'amant m'a congédiée ; je ne saurais reparaître devant lui.... La jeune personne.... On l'aura sûrement indisposée contre moi..... Je ne vois qu'un moyen. — Eh ! quel est-il ? — De l'enlever. — S'il n'en est point d'autre , il faudra bien en venir-là : mais , concevez-vous quel plaisir ce serait d'avoir à sa disposition

sition , ne fût-ce que pour une
heure , une fille honnête , aimée
d'un autre , qui la croit sage : de
.....
.....

Le vieux scélérat dit ici des choses auxquelles mon imagination refuse de se prêter , & que ma plume n'oserait écrire. Monsieur & madame de Fumeterre s'éloignèrent vers une croisée pour n'en pas entendre davantage : Et le jeune Durichemont leur disait : — Voyez comme le ciel se sert de tout pour nous convaincre que votre chère fille a sa première innocence ; tout rend témoignage à sa vertu. Monsieur & madame de Fumeterre sourirent : Outre la joie qu'ils éprouvèrent , ils étaient charmés que Durichemont eût fait ce

réflexion de lui-même. Tout-à-coup les parens de Lucile se dirent :
—Que fessons-nous ici ? Nous allons parler à une malheureuse qui ne nous entendra pas : C'est au sage magistrat dont les soins infatigables purgent cette grande ville de scandales , qu'il faut nous adresser. Sortons. En prononçant ces mots , ils furent tous trois , s'élançant dans leur voiture , coururent à toute bride , & croient s'éloigner trop lentement encore de cette demeure infâme.

Les gens de bien ne doivent avoir avec les méchans que le moins de relation qu'il est possible , même lorsqu'il s'agit de les faire châtier. Dans la classe des scélérats , il s'en trouve qui vengent le public & les honnêtes gens. Ce

fut Fisiomon qui dispensa monsieur & madame de Fumeterre de se plaindre de la Courton. Dès qu'il s'aperçut de l'ignominieux présent qu'il avait reçu chez elle , il devint furieux , jura qu'il en tirerait vengeance , & tint parole. Pour débarrasser tout-d'un coup mon lecteur de ces odieux personnages , j'anticiperai sur l'ordre des évènements.

Tandis que Durichemont , le jeune Fumeterre , & l'aimable Dangeot se rejouissaient d'avoir détourné Lucile d'une résolution généreuse & funeste tout-à-la fois , Fisiomon en proie aux plus vives douleurs , s'achemine vers le temple de ses plaisirs , & ne se propose rien moins que de renverser l'idole & l'autel. En entrant , le

premier objet qui s'offre à sa vue ; c'est le jeune tendron qui l'a reçu dans ses bras : elle vient l'embrasser en minaudant. Fisiomon répond à ses avances par un soufflet, & par d'autres gentilleffes du même genre. La Courton accourt au bruit. — Ah ! c'est toi , infâme , s'écrie-t-il , tu vas recevoir le salaire que tu mérites. Il tire son épée (car ce président en portait une , lorsqu'il était à Paris) il atteint la malheureuse qui fuyait , & la punit , par le coup le plus lâche , mais digne d'elle & de lui. Après cet exploit , Fisiomon voulut sortir. Les cris des filles avaient excité ceux du peuple ; la garde arrive : on se saisit du meurtrier ; il est conduit en prison. Dans cette extrémité , mon-

sieur de Fumeterre est instruit de son sort ; il a l'humanité de voler à son secours , & d'employer ses amis & ceux du criminel : On obtint sa grâce : mais la famille seule en profita : son mal ; le trouble que lui causa son forfait ; les incommodités de la prison le conduisirent en peu de jours au tombeau ; & le monde fut tout-à-la-fois délivré de l'indigne Courton & d'un méchant homme.



CHAPITRE XXIV.

Le plus important de tous.

Tout était prêt pour l'union des quatre] jeunes amans : on se rendit à la campagne , & le lendemain , le soleil , en sortant du

sein des ondes , devait éclairer leur bonheur. Depuis qu'on était arrivé dans le château , Lucile avait disparu. Mademoiselle Dangeot , Durichemont & le jeune de Fumeterre la cherchaient , sans la trouver : On se trouble , on s'inquiète ; tout le monde est en alarmes : une jeune fille du concierge indiqua l'endroit où l'aimable Lucile s'était retirée. C'était dans un petit pavillon au milieu du jardin. On y court , on y vole..... La belle , la touchante Lucile , assise , & le visage couvert de ses mains , fondait en larmes. Son amant jète un cri , embrasse ses genoux , lève les yeux sur elle , veut lui parler..... Sa langue glacée refuse d'articuler les sons. — Chère amie , lui dit la

jeune Dangeot , quel sujet fait couler tes larmes ? Nous étions tous si heureux tantôt ! Sont-ce de nouveaux malheurs , que nous ignorons ? Ah ! ne crains rien : quelque chose qui soit arrivée , tu es estimable par tes sentimens , & tu le feras toujours. — Non , mon amie , reprit Lucile , en sanglotant , je ne saurais être heureuse — Pouvez-vous le penser , divine amante , s'écria Durichemont , qui s'était un peu remis ! Vous m'aviez assuré que mon amour , mon respect , mon estime feraient votre félicité ; que l'idée que vous pouviez me rendre heureux , vous causait le plus doux des sentimens : Ma Lucile ! ne vous suis-je donc plus cher ? — Ah ! Durichemont ! vous me l'êtes plus

que jamais..... Je vous aime ,
oui.... plus mille fois..... que
moi-même & que mon bonheur.
Mais , cher amant , quand j'ai cru
pouvoir faire le vôtre ; quand vous
l'avez pensé , nous nous abusions
tous deux..... —Ciel ! que me
dites-vous ! —La vérité. Lucile ,
en devenant votre épouse , vous
ferait partager son deshonneur.
—Cessez de me déchirer.....
Lucile ! —Un cloître doit ca-
cher votre Lucile. Elle y pleurera
bien moins ses fautes peut-être que
son amant ! Les sanglots suffo-
quaient Durichemont. La jeune
Dangeot répondit à son amie :
—Cruelle ! pouvez-vous l'affli-
ger ainsi , & nous desespérer tous !
Quelle est donc cette nouvelle idée ,
& qui peut l'avoir fait naître ? — En
arrivant

arrivant ici , un trait de lumière m'a frappée : J'ai vu mille abîmes ouverts sous les pas de Durichemont & sous les miens. Qui ! toi ! me disait une voix secrète , malheureuse , destinée par un infâme à devenir la victime de la brutalité des hommes , tu serais l'épouse du mortel le plus aimable , le plus tendre , le plus généreux !..... Non ! tu ne le mérites pas. Tu te reprocherais d'être un serpent qu'il aurait échauffé dans son sein. J'ai cédé , mon amie , à ces cris intérieurs. — Lucile ! reprit l'aimable Dangeot , & vos parens ? Vous allez faire mourir votre mère de douleur..... Vous ensevelir dans un cloître ! vous ! Tandis que vous devez être mère de famille , vous rendre inutile à la société , à vous-

même , & cruelle pour ceux qui vous chérissent ! Ah ! Lucile , répare-t-on ses imprudences par un crime ! — Vous voulez ma mort , lui disait Durichemont : quelle récompense de vous avoir si tendrement aimée !... Dans ce moment , monsieur & madame de Fumeterre , le vieillard d'Anville , le père & la mère de mademoiselle Dangeot parurent. Lucile se précipite aux genoux de ses parens. — Cher papa , ma tendre mère , leur dit-elle , le ciel vous a rendu votre fils : qu'il jouisse de vos bontés ; il en est digne : Pour moi , il ne me reste qu'à gémir , dans la solitude , de ne pas mériter le nom de votre fille , & le titre , (si doux pour mon cœur !) d'épouse de monsieur Duriche-

mont. Je me souviens des avis que mon oncle me donna, avant de me connaître : ils étaient dictés par la raison & la prudence. Un jour, cette vive passion que mon amant & moi ressentons, s'amortira ; s'éteindra peut-être entièrement dans mon époux : Alors il ne verra plus dans sa compagne ; qu'une femme d'une vertu douteuse, dont l'innocence peut avoir été plusieurs fois ignominieusement souillée durant un séjour de six mois chez une infâme..... Cette idée est déchirante : elle m'arrache des larmes amères..... Eh ! qui l'empêche même encore de regarder ces pleurs, comme une feinte criminelle !..... — Ah ! Lucile, s'écria Durichemont, font-ce là toutes vos craintes ? Je suis heu-

reux, si je n'en ai pas d'autres à combattre. — N'en est-ce pas trop encore ? La mère de vos enfans ne serait pas sans tache aux yeux de son ép..... — Parlez, monsieur, parlez, dit vivement Durichemont, en s'adressant au père de Lucile : Vous savez tout : apprenez lui..... — Ecoute-moi, ma chère fille, dit monsieur de Fumeterre : Ta délicatesse, si tu ne la pousse pas trop loin, est une vertu de plus : Te rendras-tu, si nous te disons que ton amant & nous-mêmes, avons entendu ta justification, d'une bouche, qui, dans cette occasion, ne pouvait être suspecte ? Et sur le champ, il répéta ce qu'ils avaient ouï chez la Courton. Un aimable sourire se traça sur le visage de Lucile ; elle

tendit la main à Durichemont transporté : mademoiselle Dangeot pleurait de joie : Le vieillard d'Anville fut déchargé d'un pesant fardeau : il se plaignit de ce qu'on ne l'avait pas instruit d'une découverte si intéressante. — Monsieur Durichemont vous la gardait pour augmenter votre joie le jour de son mariage , lui répondit monsieur de Fumetterre.

Alors on ne songea plus qu'à la joie. Le tendre Durichemont & l'estimable Lucile se prodiguèrent les plus douces caresses. Ils n'attendirent pas seuls le lendemain avec impatience. La jolie Dangeot , & le jeune de Fumetterre le desiraient aussi vivement qu'eux. Enfin il brilla ce jour , où les deux aimables couples marchèrent ensemble à

198 *Les progrès de la Vertu.*

l'autel , & se lièrent par des sermens sacrés. Après avoir donné la main & sa foi à son cher Durichemont , Lucile eût désiré qu'un huitième sacrement rendît les liens de l'amitié indissolubles comme ceux de l'amour : elle n'aurait pas hésité à former ce nœud avec la tendre Dangeot devenue sa sœur.

F I N.



a
-
n
ns
ae
as
la
re